



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Alphonse DAUDET

(France)

(1840-1897)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout " *Le petit Chose*", "*Les lettres de mon moulin*").**

Bonne lecture !

Né à Nîmes le 13 mai 1840, il était issu de la bourgeoisie commerçante, catholique et monarchiste, de cette ville, son père étant tisserand et négociant en soieries. Bien que de santé fragile, il eut une enfance heureuse en Provence où il passa trois ans chez des paysans, découvrant et apprenant la langue provençale. La fabrique de son père périclitant dut être fermée. Ruinée, la famille s'exila à Lyon, capitale de la soierie. Il bénéficia d'une bourse qui lui permit de poursuivre ses études au lycée Ampère jusqu'en 1856. Il fut plutôt un bon élève, mais traîna comme un boulet sa condition modeste. Il dut essuyer brimades et humiliations («*Eh, vous le petit Chose...*», expression qu'il reprit pour le titre d'un roman). En 1857, la faillite définitive du père entraîna la séparation des parents. Obligé de gagner sa vie à seize ans, il dut interrompre ses études avant le baccalauréat et occuper un poste de maître d'étude au collège d'Alès, au fond d'une province hostile où il se fit insulter par les petits montagnards cévenoles et subit là les basses humiliations du pauvre. Cette expérience, plutôt décevante, ne dura que quelques mois. Sans avoir passé son bac, il «*monta*» à Paris en 1857 rejoindre son frère, Ernest (historien et romancier), qui le guida pour ses premiers pas dans la capitale. Totalement désargenté, il connut la vie de bohème dans de modestes chambres de bonne, se joignit à des groupes très animés qui discutaient avec fougue de politique, de littérature, du pouvoir, des femmes. Il fréquenta surtout des Provençaux, dont Gambetta. Sa dure entrée dans la vie lui fit supporter légèrement les épreuves du «*noviciat littéraire*» et il publia :

“Les amoureuses”
(1858)

Recueil de poèmes

Le poète y évoque par exemple la rencontre qu'il fit de sa jeune cousine dans un verger en fleurs (*“Les prunes”*) ou nous raconte sa passion pour une enfant désormais bien loin dans son souvenir (*“Les cerisiers”*). Dans *“Fanfaronnade”*, il prend une attitude apparemment sceptique et désinvolte, affirmant ne plus croire à rien et être désormais vieilli sur le plan sentimental jusqu'à douter de ses amis et de ses parents. Mais, ne croyant à rien, il ne croit pas plus à tout ce qu'il a exprimé. Le recueil compte aussi de fines variations sentimentales sur des êtres légendaires et des personnifications de la nature. Parmi celles-ci, on peut citer *“Le roman du chaperon rouge”* et *“Les rossignols du cimetière”*, à cause de leurs dialogues subtils et empreints de mystère.

Commentaire

Ces poèmes élégants et sentimentaux, consacrés aux galanteries et aux mignardises de l'amour, aux images naïves et généreuses valurent à Daudet l'estime des milieux littéraires et la notoriété. Le recueil fut réédité en 1873 avec le sous-titre *“Poèmes et fantaisies - 1857-1861”*.

En 1859, le grand poète provençal Frédéric Mistral, qui venait de fonder “le Félibrige”, un mouvement littéraire qui s'était fixé comme objectif d'enrayer le déclin de la langue provençale, vint à Paris où son œuvre, *“Mireille”*, triomphait. Daudet tint à le rencontrer. Lui, qui n'était «*que Nîmois*», se découvrit une identité provençale, il décida de s'inspirer de cet exemple d'une conjonction heureuse entre la réussite littéraire, officialisée par le succès parisien, et l'inspiration régionaliste. Il publia :

“Audiberte”
(1859)

Nouvelle

Audiberte, ne pouvant réaliser son amour, en meurt, près du pont du Gard.

Commentaire

Daudet a mis dans cette nouvelle, la première qu’il signa de son nom et qui parut dans “*Paris-Journal*”, toute la vie d’un village gardois : Bezouze, lieu béni de son enfance. L’écriture est ponctuée de mots et d’expressions provençaux, avec aussi une chanson du pays. Le thème est très proche de celui de “*Mireille*” et l’influence de Mistral est indéniable.

Ses poèmes ayant séduit l’impératrice Eugénie, Daudet, qui collaborait à différents journaux, devint, en 1860, le secrétaire du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III et l’une des puissances du Second Empire, fonction qui le mit à l’abri des soucis matériels.

Pendant l’hiver 1861-1862, il fit, nécessité par une grave syphilis qu’il déguisa en affection tuberculeuse, un voyage en Algérie.

Il fit jouer :

“La dernière idole”
(1862)

Pièce de théâtre

Commentaire

La pièce, écrite en collaboration avec Ernest Manuel (pseudonyme d’Ernest Lépine), fut montée à l’Odéon, mais elle ne connut qu’un succès d’attendrissement.

De décembre 1862 à mars 1863, Daudet effectua un voyage en Corse, à Ajaccio, Bastia et dans les îles Sanguinaires.

“Les absents”
(1864)

Pièce de théâtre

Commentaire

Elle fut représentée à l’Opéra-Comique le 26 octobre.

Ces pièces permirent à Daudet de rejoindre le groupe des «*auteur sifflés*» (Flaubert, Zola, les frères Goncourt...), souvenir qu’il évoqua dans son recueil autobiographique, “*Trente ans de Paris*” (1888).

En 1867, il épousa Julia Allard, et ils firent leur voyage de noces en Provence. Ils allaient avoir trois enfants, Léon, Lucien et Edmée. Elle-même autrice de romans sous le pseudonyme de Karl Steen, elle allait revoir et corriger chaque page qu’il allait écrire.

L'année suivante, ils achetèrent une maison à Champrosay, près de Paris, où ils réunirent des amis, écrivains et artistes. Il fut l'un des premiers à apprécier et à prendre la défense des impressionnistes. Auguste Renoir peignit un portrait de son épouse.

“Le Petit Chose, histoire d'un enfant”
(1868)

Roman

Première partie

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, à Sarlande, une petite ville des Cévennes, vivait la famille Eyssette : le père qui avait une fabrique de foulards, la mère, « *le grand frère* » qui était abbé, Jacques et, de deux ans plus jeune, le héros, Daniel, sans compter la vieille servante Annou. La fabrique connaissant des difficultés, à la suite, disait le père, de la révolution de 1848, il fallut la liquider et la famille, ruinée, partit en bateau à Lyon, pour habiter une « *horrible maison* » où ils découvrirent d'affreuses « *barbarottes* », des cafards. Daniel, qui ne pouvait plus continuer ses études, souffrit de ce changement et de cette enfance miséreuse. Le pauvre Jacques, qui était un éternel pleurnichard méprisé par son père, qui le traitait de butor et d'âne, était aussi un malheureux maladroit qui ne put manquer de casser une cruche qu'on lui avait confiée. Les deux garçons furent envoyés dans une manécanterie où on formait des enfants de chœur. Puis, tandis que Jacques vint travailler dans le magasin du père, Daniel put, grâce à une bourse, aller dans un collège. Mais il y fut méprisé car il y portait une blouse et, surtout, parce qu'il était très petit, se faisant d'ailleurs de ce fait ainsi apostropher : « *Eh, vous le petit Chose...* », surnom qui allait lui rester. Le frère abbé mourut. Alors que Daniel était en classe de philosophie, son père lui fit quitter ses études car les ennuis financiers s'aggravaient, au point que la famille dut se séparer, le père et Jacques restant à Lyon, la mère se rendant chez l'oncle Baptiste, Daniel obtenant, à seize ans, grâce à une recommandation du recteur de l'académie, un poste de maître d'études au collège communal de Sarlande.

Il y retrouva la vieille servante, Annou, fit ses adieux à la fabrique qui avait été transformée en un couvent de carmélites. Au collège, il fut accueilli par le principal qui, étonné par sa petite taille, s'écria : « *Mais c'est un enfant !* » tandis que M. Viot, le surveillant général aux trousseau de clés menaçant, l'effraya. Parmi les professeurs ne lui parut favorable que l'abbé Germane, un professeur de philosophie qui passait pour un « *original* ». Il remarqua, passant dans un couloir, une jeune femme « *aux yeux noirs* ». On lui confia l'étude des petits avec lesquels, tout en étudiant pour devenir professeur, il se montra très bon, leur racontant des contes fantastiques qu'il composait pour eux. Il prit d'abord en aversion un avorton bancal qu'on appelait Bamban mais passa rapidement de la répulsion à la tendresse, devenant son ami. Mais il fut ensuite chargé de l'étude des moyens, de « *méchants drôles* » pour lesquels il était l'ennemi, le pion. Ce qui le fit souffrir. Il ne trouvait de consolation qu'en entrevoyant « *les yeux noirs* » qui fut toujours vouée à des tâches de couture avant d'être renvoyée aux Enfants trouvés, qu'en se liant d'amitié avec l'abbé Germane qui lui permit de lire des philosophes. Arrivèrent enfin la distribution des prix et la solitude de l'été au cours duquel il tomba malade, étant trouvé par son père alors qu'il était en plein délire.

La rentrée se fit en habits de cérémonie. Lors de la fête du principal, on lut le poème de circonstance composé par Daniel. Sa maladie l'ayant rendu plus sévère avec ses « *moyens* », cela provoqua une révolte et un conflit avec un jeune noble à l'allure de valet de ferme, le marquis de Boucoyran, à qui il avait intimé de sortir, qui l'avait frappé de sa règle, qu'il avait, se battant avec lui, jeté à terre. Un blâme public lui fut infligé par le principal et par le père de Boucoyran, et « *toute la ville s'en émut* ». Décidé de se venger, il alla trouver le maître d'armes Roger pour qu'il lui enseigne l'escrime. Mais celui-ci lui demanda d'écrire pour lui « *quelques poulets galants* » pour « *une blonde de Paris* ». Or le sous-préfet vint au collège se plaindre de ces lettres échangées avec la femme de chambre de sa femme, lettres que Roger avait négligé de recopier. Ne voulant pas le trahir, Daniel fut chassé du collège. S'étant rendu compte que Roger se moquait de lui avec ses amis, il fut décidé à se suicider,

mais en fut empêché par l'abbé Germane qui l'incita à partir et lui prêta de l'argent. Or Daniel avait reçu une lettre de Jacques qui était à Paris le secrétaire d'un vieux marquis et qui l'invitait à le rejoindre. En partant, il s'empara des terribles clés de M. Viot et les jeta dans un puits. Il fit étape chez l'oncle Baptiste où il revit sa mère.

Deuxième partie

Le voyage en chemin de fer dura deux jours. À Paris, Daniel retrouva Jacques qui l'accueillit dans sa chambre à Saint-Germain-des-Prés. Il lui indiqua que son vieux marquis lui dictait ses mémoires, qu'il fréquentait le frère de lait de Mme Eyssette, M. Pierrotte, qui avait un magasin de porcelaines, étant en fait attiré chez lui par sa fille. Jacques était si dévoué pour Daniel qu'il voulait être une vraie « mère » pour lui, un strict budget devant lui permettre de les faire vivre tous deux. Car, ayant découvert les vers que son cadet avait écrits à Sarlande, il en fut enthousiasmé et l'incita à continuer. Leur voisine de mansarde était « une horrible Nègresse », Coucou-Blanc, qui était au service de « la dame du premier », « une jeune créole très élégante ». Mais Daniel était très timide, au point que Paris lui faisait peur et qu'il travaillait plutôt à son poème. Enfin, Jacques l'emmena chez les Pierrotte, lui racontant le roman de ce Cévenol qui, devenu l'homme de confiance des Lalouette, avait hérité de leur magasin de porcelaines, ce qui permettait à sa fille, Camille, de vivre sur un grand pied. Daniel fut déçu par cette « petite bourgeoise » mais frappé par « ses grands yeux noirs éblouissants » qui lui semblèrent ceux qu'il avait vus à Sarlande. Jacques, lui ayant révélé son amour pour elle, Daniel refusa de revenir chez les Pierrotte pour ne pas succomber à leur charme. Mais, comme Jacques se désespérait de n'être pas aimé, son frère vint s'en assurer et apprit ainsi qu'elle en pinçait pour lui. Désormais, il fréquenta la maison, mais refusa de se déclarer tant qu'il n'aurait pas fini son poème. Il le lut alors aux Pierrotte qui avaient convoqué une assemblée d'amis. Ce « poème dramatique » intitulé « *La comédie pastorale* » reçut un accueil très froid, mais Camille, admirative, lui déclara son amour. Cependant, Daniel voulut n'y répondre qu'après l'avoir vendu, mais les éditeurs se dérobaient. M. Pierrotte lui proposa d'attendre trois ans avant d'épouser Camille et de se faire une position en entrant dans son affaire, perspective qui atterra le jeune homme. Jacques décida de publier le poème à leurs frais, et le premier volume fut offert à Camille.

Il dut partir à Nice avec le marquis, et Daniel fut inquiet d'avoir à rester seul à Paris, se sentant « plus petit, plus chétif, plus timide, plus enfant », « redevenu le petit Chose ». Il reçut, de « la dame du premier », une invitation à venir lui dédicacer son exemplaire du poème, le seul qui avait été vendu. Il trouva cette Irma Borel en train de répéter le rôle de Clytemnestre et recevant tout un cénacle d'artistes. Aussi son intérêt pour Camille faiblit-il. Dans ses lettres, Jacques, qui voyageait alors en Italie avec le marquis, le mettait en garde contre cette « aventurière ». Mais Daniel s'était voué à Irma Borel même s'il reconnaissait qu'elle était mystérieuse et peu douée pour l'art dramatique, sauf dans la vie. Elle le faisait poser pour ses amis peintres, pénétrait dans son intimité, découvrant ainsi qu'au lieu d'une fille noble que ses parents refusait de marier à un plébéien, il était aimé d'une petite bourgeoise dont les parents voulaient le faire entrer dans leur commerce. Mais il lui resta attaché, jouant, avec elle en Athalie, le rôle d'Éliacin. Elle deviendrait sa maîtresse s'il acceptait de jouer avec elle dans un théâtre. Mais il refusa, et elle lui asséna son mépris, le mépris pour son livre. Il devint pourtant comédien avec elle, vivant avec elle boulevard de Montparnasse car elle avait quitté son riche protecteur, jouant de « la ferblanterie mélodramatique » ou du vaudeville, dans la banlieue. Jaloux l'un de l'autre sans s'aimer, ils profitaient de l'argent envoyé par Jacques, mais étaient criblés de dettes car « *La comédie pastorale* » ne s'était pas du tout vendue.

Un soir, Jacques le surprit au théâtre, et l'enleva. Ayant quitté le marquis, il avait découvert toute la catastrophe et l'avait réparée en obtenant de Pierrotte deux mille francs. Mais il était malade, et Daniel décida de gagner sa vie, devint surveillant général et professeur auprès de jeunes enfants dans une institution de Montmartre. Il apprit que Jacques se mourait d'une phtisie galopante. L'abbé Germane lui donna l'extrême-onction. À son chevet survinrent Pierrotte, Camille, puis Mme Eyssette, devenue aveugle, qui, tous pardonnèrent son attitude à Daniel. Pierrotte lui proposa d'épouser sa fille et de devenir son associé. L'ancienne maison Lalouette devint la maison Eyssette et Pierrotte.

Commentaire

“*Le petit Chose*”, première œuvre de Daudet romancier, récit des « années d'apprentissage » de Daniel Eyssette, est pour une bonne part un roman autobiographique où il exorcisa, par une compassion, une résignation amusée et un sentimentalisme mêlés d'ironie tendre, les souvenirs amers de sa jeunesse. Lui-même s'en flatta à bon droit : c'est bien lui, « *cet enragé petit Chose* », chez lequel « *il y avait déjà une faculté singulière qu'il n'a jamais perdue depuis, un don de se voir, de se juger, de se prendre en flagrant délit de tout, comme s'il eût marché toujours accompagné d'un surveillant féroce et redoutable* ». Il savait parfaitement qu'il est impossible à un homme sincère de ne pas se mettre tout entier dans son œuvre, mais aussi que cette intervention ne signifie point qu'il raconte un épisode de sa propre existence. Il anima sa façon de voir et de sentir, non pour un plaidoyer personnel, mais pour une émotion moins égoïste qui devait gagner les cœurs. Cette émotion, hyper-présente, donne au roman une couleur mélodramatique, la mièvrerie menaçant souvent et la fin ne constituant pas un dénouement heureux, mais bien au contraire un cruel échec pour les ambitions de Daniel, devenu le petit Chose de la porcelaine.

Le roman est divisé en deux parties, la première étant consacrée à la vie en province, la seconde à la vie à Paris. Dans la première partie, l'enfance, la transposition est de peu d'importance : on y trouve d'abord, fidèlement notés, l'ennui, l'exil d'une famille méridionale dans la brume lyonnaise, ce changement d'une province à une autre, cette distance morale que les facilités de communications ne suppriment pas. Daniel Eyssette, l'élève méprisé, c'est bien Daudet qui fut obligé de gagner sa vie à seize ans et subit alors les basses humiliations du pauvre. Daniel fait l'apprentissage de la vie sociale : les revers de fortune du père, la pauvreté, l'inégalité des conditions ; l'apprentissage de l'humiliation, corollaire de ce qui précède. Mais, en dépit de ces expériences, le petit Chose demeure un enfant naïf qui tombe dans le piège du maître d'armes.

Dans la seconde partie, il va vers l'âge d'homme, fait l'apprentissage de la vie de bohème, du sentiment amoureux, de l'activité littéraire, de la virilité. Il connaît l'échec social, sentimental, littéraire. On découvre la précarité de la vie d'écrivain, à travers l'expérience désastreuse de l'édition à compte d'auteur. Le cordon ombilical n'est cependant coupé qu'avec la mort de « *la mère* » que fut pour lui Jacques. Cette partie est plus infidèle à la réalité : si Jacques (en fait, Ernest) a bien été « *une mère* » pour Alphonse ; si, montrant un dévouement ingénieux, il fut la figure rayonnante de son enfance et de sa jeunesse, les comparses sont de pure imagination : Pierrotte, Irma Borel, sa domestique Coucou-Blanc ; de même, Daudet n'a jamais été comédien, et le commerce de la porcelaine lui est inconnu.

Le roman est tantôt à la première personne (« *je suis né* »), tantôt à la troisième par une distanciation qui fait que le narrateur, témoin de lui-même et juge de ses propres actions, à compter du moment où son sobriquet de « *petit Chose* » aliène sa personnalité propre, parle de lui-même en disant « *le petit Chose* » : « *Le petit Chose se mit à travailler* » et, plus loin, « *il avait bien froid* ». L'auteur intervient fréquemment dans le récit, de sorte qu'à la triple appellation de son personnage s'ajoute la voix du conteur interpellant son lecteur : « *Et maintenant si le lecteur le veut bien, pendant que le petit Chose est en train...* », ou encore : « *Et maintenant, lecteur, un aveu me reste à te faire* ». Mieux encore, Daudet prend carrément son interlocuteur par la main : « *Si vous voulez savoir quelle irrévocable décision vient de prendre le petit Chose, suivez-le jusqu'à Sarlande, suivez-le... suivez-le...* ».

Sarlande est, en fait, Alès. Des Cévennes, Daudet a quelque peu oublié l'attrait. Cette région profitait de l'industrie de la soie dont les avanies (la célèbre révolte des canuts qui avait secoué l'industrie lyonnaise de la soierie en novembre 1831) et la révolution de 1848 ont provoqué le déclin de la fabrique du père Eyssette et le départ vers Lyon. Le père de l'auteur était effectivement un modeste soyeux.

La mansarde au Quartier latin, la vie de bohème et la fin pathétique de Jacques sont inspirés des “*Scènes de la vie de bohème*” de Murger, paru en 1848, dont Puccini tira l'opéra “*La bohème*” en 1896, soit un an avant la mort d'Alphonse Daudet. Dans la lettre-confession de Daniel à son frère, la tirade sur les « artistes » montre que Daudet revendique un certain naturel étranger à tous les formalismes. Il se moque en Baghavat du poète Leconte de Lisle : « *En somme, ces poèmes indiens*

se ressemblaient tous. C'était toujours un lotus, un condor, un éléphant et un buffle ; quelquefois, pour changer, les lotus s'appelaient lotos ; mais, à part cette variante, toutes ces rapsodies se valaient : ni passion, ni vérité, ni fantaisie. Des rimes sur des rimes. Une mystification... Voilà ce qu'en moi-même je pensais du grand Baghavat. »

Daniel Eyssette, du début à la fin du roman, est faible, fragile, désarmé, impuissant devant le malheur et la méchanceté, apathique, mou, pusillanime, velléitaire, éternelle victime. Porteur de malheurs dès son arrivée catastrophique au foyer des Eyssette, il ne nous révèle rien de ses quelques années de bonheur, celles de la prime enfance, sinon qu'elles se prolongent, en l'absence de scolarisation précoce, dans une existence solitaire de Robinson. L'entrée au collège de Lyon provoque la première d'une longue série d'humiliations. Le petit Chose souffre d'emblée de sa chétive apparence et de son peu d'envergure ; injustement persécuté, il connaît d'emblée le désespoir et la tentation du suicide, celle-ci à vrai dire aussi romanesque que ses premiers émois amoureux. Il n'accomplit évidemment pas ce parcours initiatique sans tomber dans les pièges les plus grossiers que sa naïveté l'empêche de subodorer, en particulier celui tendu par Roger. Ses yeux semblent se dessiller alors au point qu'une prise de conscience se manifeste : « *Maintenant j'étais ferré à glace sur les questions de sentiment* » et la première partie s'achève sur un défi aux autres et à soi-même : faire sa vie et reconstruire le foyer. L'abbé Germane ne se fait toutefois aucune illusion sur la maturité de son protégé : « *J'ai bien peur que tu sois un enfant, toute ta vie.* »

La deuxième partie fait plus que confirmer ces craintes. Materné par son frère, bercé d'illusion par une vie de bohème qui tranche avec les tristes heures de son expérience de pion, l'esprit occupé de rêveries poétiques, il n'est encore que le joli cœur rougissant qui s'éprend des yeux noirs de Camille et des charmes d'une aventurière dans les rets de laquelle tombe ce niais. À nouveau un éclair de lucidité se fait jour, une fois encore il précède une capitulation, abandon aux sirènes de la séduction et de l'aventure, avec au bout l'humiliation. L'esprit corrompu de la comédienne rejoint dans la lucidité celui du bon père Germane : pour Irma Borel, le petit Chose est bien cet être « *faible et mou jusqu'à la lâcheté* » qu'avait jaugé le curé de Sarlande. Éternel enfant, il retourne dans le giron de la mère Jacques qui ajoute sa touche personnelle au portrait de son frère : « *Une femme sans courage, un enfant sans raison, qu'il ne faut plus jamais laisser seul.* » Privé de son tuteur à la mort de Jacques, Daniel tombe dans la prostration d'où il n'émerge que pour se voir chaperonné, encore, par Pierrotte. « *La comédie pastorale* » qu'il vient lire chez les Pierrotte doit sans doute être interprétée comme une fable où il a transposé, dans un symbolisme naïf et assez primaire, son expérience de la vie.

La personnalité de Jacques est moins univoque. Présenté dans la première partie comme un éternel pleurnichard méprisé par son père, qui le traite de butor et d'âne, finit par s'affirmer dans son rôle de substitut de la mère, par se frayer un chemin dans la jungle parisienne, acquiert une certaine existence sociale et sèche définitivement ses larmes. D'une infinie bonté, après tant de larmes versées, il tire celles du lecteur par sa fin pathétique.

Pour les personnages féminins, Paul Guth a fait observer le « manichéisme puissant et populaire » qui commande l'opposition de la « goule », Irma Borel, et de la séraphique Camille. Encore cette dernière est-elle une sorte de Janus offrant le double visage de la petite bourgeoise et de l'héroïne romantique aux yeux noirs. La véritable antithèse semble cependant résider dans les portraits croisés de la théâtrale vampirique et de la sainte Mme Eyssette, véritable Dame des sept douleurs que la mort de son premier fils plonge dans une inconsolable tristesse et dont l'apparition tragique à la fin du roman marque le degré le plus fort du « mélo ».

Le curé Germane et le maître d'armes forment un autre couple antithétique. Si le beau Roger n'est que rapidement croqué par Daudet, médiocre séducteur de province sans scrupules, le curé est d'une étoffe plus riche. Sombre, seul, philosophe, le « *terrible prêtre* » est peut-être le personnage le plus riche de vérité humaine de toute cette histoire, dans la lignée du curé Chélan, de Stendhal.

On peut rapprocher « *Le petit Chose* » de « *L'enfant* » de Jules Vallès (1879) et des deux volumes qui complètent l'histoire de Jacques Vingtras : « *Le bachelier* » et « *L'insurgé* ». Outre les souvenirs de collège, les humiliations, la découverte de Paris, le métier de pion, Vallès évoque les journées révolutionnaires de 1848 (bête noire du père Eyssette). On pourrait tenter, par exemple, un parallèle

entre le voyage de Daniel, en bateau, vers Lyon et celui de Jacques Vingtras, vers Nantes, ou rapprocher leur commune passion pour Robinson Crusoé.

On peut rapprocher le passage de la cruche cassée de quelques anecdotes de *‘Poil de carotte’* de Jules Renard (1894).

Paul Guth fit observer dans sa préface que le petit Chose, rédigeant des lettres d'amour pour le compte du maître d'armes, évoque par avance le futur Cyrano de Bergerac, de Rostand, jouant auprès du beau Christian le même rôle sans gloire.

‘Le petit Chose’, œuvre touchante et charmante, petit chef-d'œuvre de fine observation et de poésie, a connu un succès de bon aloi auprès d'un très vaste public.

Mais, dans un article du 10 janvier 1870, publié dans *‘Le constitutionnel’*, Barbey d'Aurevilly l'éreinta : « L'auteur du *‘Petit Chose’* fait des choses petites en sa qualité de petit chose ». « L'émotion, on ne la lui chicane pas [...] mais la profondeur et la force, on les lui refuse [...]. Quand on fait si petit, il est impossible de faire fort et profond. On effleure, on ne peut pas creuser » - « Dans son *‘Petit Chose’*, il y a bien des pages navrantes, de l'observation fouillée, dure et cruelle, et acharnée, qui fait pleurer des larmes pesantes [...]. Il y a de la cendre vraie, de celle-là sur laquelle on meurt vivant » - « C'est cette profondeur d'impression qui me frappe plus que tout ».

Comme il était souvent malade et qu'il redoutait la tuberculose, Alphonse Daudet effectua plusieurs séjours en Provence, pendant l'hiver 1861-1862 et surtout pendant l'hiver 1863-1864. Il séjourna alors chez des cousins, la famille Ambroy, au château de Montauban, près de Fontvieille, partagea la vie d'un mas provençal, redécouvrit les paysages embaumés et lumineux de sa première enfance, se lia d'amitié avec les habitants de la région, nourrit son imagination des récits de légendes que faisaient à la veillée des personnages rustiques et truculents (comme le garde Mitifio, dont il fit un des personnages des *‘Lettres de mon moulin’*). Au cours d'une promenade, en 1863, il découvrit, près de Fontvieille, non loin d'Arles, un vieux moulin provençal abandonné, le moulin Tissot, où il séjourna à plusieurs reprises, qui représenta pour lui comme le symbole de son enracinement provençal, et où, ayant rencontré Paul Arène, il écrivit avec lui, pendant un an, douze nouvelles issues de ces récits. Elles parurent sous le titre de *‘Chroniques provençales’* dans *‘L'événement’* :

‘Les lettres de mon moulin’
(1869)

Recueil de nouvelles

‘Avant-propos’

Ce préambule en forme d'acte de vente nous apprend que le poète a fait l'acquisition d'un vieux moulin provençal afin de pouvoir donner carrière à ses rêveries. C'est là qu'il griffonnera la trentaine de « *lettres* » dont se compose le volume.

Commentaire

En fait, si Daudet fit des séjours à Fontvieille, il n'y a jamais possédé de moulin.

“Installation”

Nouvelle

Alphonse Daudet a acheté un vieux moulin à vent, dont les ailes ne tournaient plus depuis fort longtemps, qui ressemblait à un gros papillon posé tout en haut d'une colline. L'endroit était donc désert, puisque plus personne ne venait y moudre son blé. Il l'avait acheté pour fuir un « *Paris bruyant et noir* », un Paris trop bruyant pour un écrivain, et surtout pour y écouter le silence et les bruits de la nature. Il raconte la première nuit qu'il a passée en sa nouvelle demeure. dépeint un bonheur provençal qui se constitue loin

Commentaire

L'évocation du paysage autour du moulin, si elle use d'une imagerie assez conventionnelle, est remarquable par le réalisme toujours coloré et chatoyant. La description est enveloppée dans une impression générale gouvernée par la sensation vive de la lumière. La nouvelle dépeint un bonheur provençal qui se constitue loin de Paris. S'y manifeste d'emblée la présence des animaux qui est emblématique dans tout le recueil : « *Ce sont les lapins qui furent étonnés* ».

“La diligence de Beaucaire”

Nouvelle

Un rémouleur cocu est la risée des autres voyageurs d'une diligence.

Commentaire

Daudet insiste sur l'évocation de la chaleur étouffante.

“Le secret de maître Cornille”

Nouvelle de 12 pages

Du côté de Tarascon, Maître Cornille exploitait le moulin qui est devenu celui de Daudet, et faisait des affaires d'or avec les paysans. Mais une minoterie à vapeur condamna les moulins à vapeur qui cessèrent tous de fonctionner, sauf le sien d'où sortaient toujours des sacs. C'était son secret. Sa fille, qui était partie et qui allait se marier, y vint avec son fiancé. Ils trouvèrent le moulin vide, aucun grain de blé ne s'y moulait. Mais ils découvrirent la ruse de l'orgueilleux maître Cornille : un sac de plâtre et la poudre blanche qui s'en échappait imitaient bien la farine. Sous le coup de la mystification découverte, ses voisins lui apportèrent leur froment, car un homme si fier avait droit à la considération de tous. Il mourut heureux dans la nuit.

Commentaire

La nouvelle traduit de façon explicite les conséquences dévastatrices du « progrès ». Maître Cornille, qui en est victime, ne se révolte pas, garde une humilité grave.

“La chèvre de M. Seguin”

Nouvelle de 12 pages

Pour corriger de son amour de la liberté son ami, le poète Gringoire qui a vécu au XVI^e siècle, l'auteur lui conte l'histoire de Monsieur Seguin : il possédait la chèvre la plus douce et la plus belle qu'on puisse rêver. Il l'attacha à un pieu dans une prairie tendre, en lui laissant une bonne longueur de corde. Mais la bête s'ennuyait. Elle dépérit rapidement et tomba malade. Il lui fallait la liberté d'aller se promener à sa guise, dans la montagne et les prés verts. Elle adressa une supplique à Monsieur Seguin, mais celui-ci l'en dissuada en lui parlant du loup, et l'enferma dans un clapier par la fenêtre duquel elle s'échappa. Elle était libre et passa une journée de bonheur à brouter des herbes variées, des fleurs, à boire l'eau du torrent. À la nuit tombante, elle s'inquiéta, mais se refusa à revenir. Elle fut alors attaquée par le loup dont son maître lui avait pourtant recommandé de se méfier. Après une lutte farouche qui dura jusqu'à l'aube, épuisée et couverte de sang, elle se laissa dévorer : « *Tu m'entends bien Gringoire : E piei lou matin lou loup la mangé* ».

Commentaire

Dans ce conte, qui est, sans aucun doute, l'un des plus beaux qui aient jamais été écrits en notre langue, le déséquilibre est cependant grand entre le préambule (où sont employés des mots archaïques) et l'aventure. Daudet y fait preuve d'une maîtrise de la dramatisation, de beaucoup de fantaisie, d'une poésie discrète. Le réel et l'imaginaire se mêlent et s'interpénètrent, sans que l'on sache toujours quel est des deux celui qui donne l'impulsion à l'autre, et c'est ce subtil balancement entre le réel et l'imaginaire qui fait la réussite littéraire de cette « *lettre* » qui est une des plus célèbres du recueil. On remarque l'expression méridionale « *pécaïre* » (exclamation qui traduit la pitié ou la tendresse), le mot « *ménager* » et le provençal de la fin. M. Seguin montre une humeur bonhomme. La chèvre avec le désir de liberté dont elle est victime manifeste de la franchise, de la témérité, de l'impulsivité, de la désobéissance et de l'inconscience, de l'obstination, de l'énergie, de l'insouciance, de l'imprévoyance, de la sensualité, de la gourmandise, de l'orgueil, du défi, de l'habileté, du courage. Elle connaît pourtant un moment de faiblesse où elle es prête à se rendre. À la sécurité de l'esclavage est opposé le danger de la liberté ; l'auteur, qui utilise fréquemment des dictons et proverbes, opte pour la première, mais on peut se demander s'il ne vaut pas mieux vivre peu de temps avec intensité que longtemps dans l'ennui.

“Les étoiles”

Nouvelle

« *La belle Stéphanette* » s'endort sur l'épaule d'un berger à force de contempler les astres nocturnes.

Commentaire

La nouvelle est une pastorale poétique.

“L'Arlésienne”

Nouvelle de 7 pages

La maison d'un « *ménager* » de Provence semble inhabitée depuis qu'une tragédie y a eu lieu. Son fils, Jan, s'était épris d'une fille d'Arles. On avait décidé de les marier. Mais un homme vint prouver qu'il avait été pendant deux ans l'amant de l'Arlésienne. Jan fut consolé de sa peine par sa mère, et ses

parents parent croire qu'il l'était vraiment quand il alla fêter la Saint-Éloi. Mais, à l'aube, sa mère l'entendit courir vers le grenier où il sauta par la fenêtre, devant ses yeux.

Commentaire

Le héros est, en quelque sorte, victime de l'amour ; mais il ne se révolte pas.

“La mule du pape”

Nouvelle de 20 pages

Au temps où le pape siégeait en Avignon, Tistet Védène était un galopin effronté qui réussit à capter la confiance de Sa Sainteté Boniface qui, bonhomme et naïf, lui laissa le soin de s'occuper de sa mule, dont il était si fier. Mais le vin parfumé que le bon maître lui préparait chaque jour et que la bête aimait tant, c'était Tistet qui le buvait. Et ne s'était-il pas avisé de la faire grimper au clocheton de la maîtrise? « *Ah, bandit, pense-t-elle, si j'en réchappe, quel coup de sabot demain matin !* » Mais Tistet s'en alla à la cour de Naples auprès de la reine Jeanne. À son retour, le jour où il fut nommé moutardier du pape, il retrouva l'animal. « *Tiens, attrape, bandit, voilà sept ans que je te le garde !* » Et, dit l'auteur, « *elle vous lui détacha un coup de sabot si terrible, si terrible, que de Pampérigouste même on en vit la fumée !* »

Commentaire

Dans cette nouvelle particulièrement « fantaisiste » par son sujet, Daudet campa un personnage truculent et montra la plus grande virtuosité, même si l'évocation use d'une imagerie assez conventionnelle. On remarque le choix de mots sonores dans la description de l'Avignon du temps des papes et l'utilisation fréquente de dictons et de proverbes.

“Le phare des Sanguinaires”

Nouvelle de 11 pages

Daudet a passé un certain temps dans le phare des Sanguinaires, en Corse. Il décrit la vie qu'il y a connue et se rappelle le récit que lui a fait l'un des gardiens d'un événement qui lui était arrivé un hiver. Son camarade étant tombé raide mort au cours du dîner, il avait envoyé des signaux d'alarme. Mais personne n'était venu. Comme il ne pouvait l'enterrer parce que la terre était gelée et qu'il ne voulait pas le laisser aux corbeaux, il le fit descendre dans une des logettes du lazaret.

Commentaire

La description de la mer démontée est remarquable par son réalisme.

“L'agonie de "La sémillante””

Nouvelle de 13 pages

Venu visiter en barque un cimetière au large de la Corse, où se trouvent les victimes du naufrage d'un bateau, “*La sémillante*”, qui était chargé de troupes pour la Crimée, Daudet s'en fait raconter l'histoire. Prise dans une tempête, elle avait perdu son gouvernail et s'était écrasée sur le rivage qui, le lendemain, était couvert de débris et de cadavres : personne n'avait survécu. Trois semaines avant,

un autre bateau avait fait naufrage au même endroit, mais le patron de la barque avait pu sauver l'équipage et les soldats.

Commentaire

Le récit est dramatique

“Les douaniers”

Nouvelle de 7 pages

Lors d'un voyage de Daudet aux Îles Lavezzi, en Corse, avec des douaniers, l'un d'eux attrapa une pleurésie. Au port, on l'amena au poste de la douane et on le plaça près du feu pour calmer sa «*pountoura*» avec des galets et des briques chauffées. À quelques reprises, le malade tendit sa main pour remercier Daudet de sa présence. Parfois, l'homme qui était en train de mourir se plaignait doucement. Et un autre matelot fit remarquer à Daudet la difficulté de leur métier.

Commentaire

Les douaniers, qui gardent une humilité grave, ne se révoltent pas, l'auteur écrivant à leur sujet : «*Pas de révoltes, pas de grèves. Un soupir, et rien de plus !...* » Il termine par une maxime qui est une conclusion morale.

“Le curé de Cucugnan”

Nouvelle de 10 pages

Les habitants de Cucugnan étaient les plus mécréants qu'on puisse imaginer. Ils faisaient le désespoir de leur curé, «*Monsieur Martin* ». Et pourtant cet homme au cœur tendre était tout prêt à les comprendre et à les aimer. Un dimanche, il monta en chaire et les sermonna pour les ramener à l'église. Il prétendit être allé trouver saint Pierre pour savoir combien de Cucugnais se trouvaient au paradis : il n'y en avait pas un seul ; ils se trouvaient tous soit au purgatoire, soit en enfer, rôti et gémissant dans le soufre et les flammes. Sans doute leur fit-il très peur avec cette histoire, imaginée par lui, car ils consentirent à se confesser sans délai, et «*depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à la ronde* ».

Commentaire

Dans cette nouvelle, véritable fabliau médiéval, particulièrement «*fantaisiste* » par son sujet, où jamais peut-être Daudet n'a mis tant de malice et de bonhomie, il montra aussi la plus grande virtuosité.

Mais en est-il le véritable auteur? Au début, il présenta le conte dans un paragraphe d'introduction : «*Tous les ans, à la Chandeleur, les poètes provençaux publient en Avignon un joyeux petit livre rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes. Celui de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un adorable fabliau que je vais essayer de vous traduire en l'abrégeant un peu... Parisiens, tendez vos mannes. C'est de la fine fleur de farine provençale qu'on va vous servir cette fois...* » À la fin, il signala : «*Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous le dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon* ». Mais il omit de préciser qu'il ne faisait encore, comme dans toute la lettre, que traduire le texte original qui dit : «*et voilà l'histoire du curé de Cucugnan tel que l'écrivit ce grand gueusard de Roumanille, - telle aussi qu'il la tenait d'un autre bon compagnon.* » Il détourna donc à son profit le texte original de

Roumanille, son conte "*Lou curat de Cucugnan*" qu'il publia en 1867 (dans "*Vint conte de Jousé Roumanille*", alors que "*Les lettres de mon moulin*" parurent en 1869) pour s'approprier la phrase et, par ce tour de passe-passe, se dédouaner de l'accusation de plagiat, le seul paragraphe qu'il puisse revendiquer étant donc celui d'introduction, mais où il procéda d'une façon si folklorisée qu'on se demande s'il faut croire à la réalité d'une création provençale effective.

"Les vieux"

Nouvelle de 12 pages

Maurice, un ami de Daudet, lui a envoyé une lettre où il lui demandait d'aller voir pour lui ses grands-parents. Malgré son mécontentement, il s'y rendit et, comme prévu par Maurice, fut reçu chaleureusement par les vieillards qui l'interrogèrent sur leur petit-fils, le firent déjeuner, allèrent faire un somme, lui firent goûter à d'atroces cerises à l'eau de vie qui attendaient Maurice depuis dix ans, l'homme le reconduisant jusqu'à la place, sa femme étant fière qu'il soit encore capable de marcher.

Commentaire

Le caractère provençal est artificiel car Daudet transposa en Provence un épisode qu'il vécut en réalité à Chartres. Les personnages qui gardent une humilité grave ne se révoltent pas. Daudet termine par une maxime qui est une conclusion morale.

"Ballades en prose"

I

"La mort du dauphin"

Nouvelle

Le petit dauphin mourant est désespéré de découvrir qu'au paradis, son rang ne le placera pas au-dessus des autres.

Commentaire

L'évocation de la plaine enneigée est austère. Le caractère d'apologue est évident.

II

"Le sous-préfet aux champs"

Nouvelle

Le sous-préfet qui se rend dans son carrosse au «*concours régional de la Combe-aux-Fées*» doit écrire un discours, et il commence par ces mots : «*Messieurs et chers administrés...* ». Mais il ne va pas plus loin parce qu'il s'arrête dans un «*petit bois de chênes verts*» où tous les êtres de la nature sont intéressés et intrigués. Il a beau invoquer «*la Muse des comices agricoles*», il ne parvient toujours pas à composer car toute la nature l'en empêche. Finalement, se laissant aller, il écrit des vers.

Commentaire

Dans ce petit chef-d'œuvre d'humour cocasse, dont le climat est discrètement poétique, le réel et l'imaginaire se mêlent et s'interpénètrent, sans qu'on sache toujours lequel des deux donne l'impulsion à l'autre, et c'est ce subtil balancement entre le réel et l'imaginaire qui fait la réussite littéraire de cette « *lettre* » qui est une des plus célèbres.

“Le portefeuille de Bixiou”

Nouvelle de 9 pages

Daudet reçut la visite de Bixiou, un pamphlétaire et caricaturiste connu devenu aveugle, qui lui raconta ses déboires dans ses démarches pour obtenir un bureau de tabac. Après son départ, il trouva par terre le portefeuille du vieillard : il s'y trouvait d'anciennes ordonnances, des lettres écrites par sa fille, et une mèche de ses cheveux. Et dire que les Parisiens pensaient qu'il devait contenir des choses horribles !

Commentaire

Daudet plaça au milieu du recueil le contre-exemple parisien des types provençaux qu'il campait par ailleurs : Bixiou, personnage balzacien, arriviste amer et pitoyable, malheureux et sarcastique, victime de l'amour, est l'image incarnée de la capitale, monstre tentaculaire qui séduit et dévore ses proies. La nouvelle est donc un apologue sévère.

“La légende de l'homme à la cervelle d'or”

Nouvelle de 7 pages

« *Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or...* » Sans doute eût-il mieux valu pour lui qu'il possédât une cervelle normale car, du jour où sa mère commit l'imprudence de lui révéler l'existence de ce fabuleux trésor, il connut le malheur, la tristesse et la pauvreté. Il en donna un morceau à ses parents et les quitta. Il dépensa sans compter, s'en fit voler un gros morceau. Il devint plus avare. Mais il en offrit le reste à la dame de son cœur, aux besoins insatiables. Et quand elle mourut, il ne lui en restait plus qu'une parcelle et c'est pourquoi, oubliant qu'elle était morte, il lui acheta encore des souliers. Il ne lui resta plus rien de sa tête, mais au cœur la richesse d'un souvenir d'amour.

Commentaire

La description est enveloppée dans une impression générale gouvernée par la sensation vive de la lumière. La nouvelle, dont le caractère d'apologue est évident, propose une réflexion morale.

“Le poète Mistral”

Nouvelle

Commentaire

On remarque l'importance des descriptions qui rapetissent les objets au début de la nouvelle. Elle traduit de façon explicite les conséquences dévastatrices du « progrès ». Daudet cite Montaigne à propos de Mistral.

“Les trois messes basses”

Nouvelle de 14 pages

Dans la chapelle d'un château de Provence, avant le réveillon de Noël, l'enfant de chœur Garrigou, dont le diable a pris les traits, décrit ce qu'ils vont manger au « *révérend dom Balaguère, ancien prieur des Barnabites, présentement chapelain gagé des sires de Trinquelage* ». Durant la première messe, il se maîtrise sans trop de peine. Durant la deuxième, il se met à marmonner pour aller plus vite. Quant à la troisième, il la précipite. Mais, au cours de la nuit, ayant trop mangé, il est victime d'une attaque et depuis, dans les ruines du château, à chaque nuit de Noël, des fantômes doivent continuer à dire les trois messes.

Commentaire

Dans cette nouvelle particulièrement « fantaisiste » par son sujet, Daudet montra la plus grande virtuosité. Il sut bien décrire les différents mets qui causèrent la perte du prêtre gourmand.

“Les oranges”

Nouvelle

Évocation de l'Algérie et de la Corse.

Commentaire

Y sont particulièrement sensibles les odeurs.

“Les deux auberges”

Nouvelle de 7 pages

Daudet passait par le relais de Saint-Vincent où se trouvaient deux auberges. La première, toute neuve, était remplie de gens qui fêtaient. La deuxième était déserte. Daudet, intrigué, y entra. Elle était pleine de mouches et de poussière. L'hôtesse, surprise, lui apporta un dîner sec et une bouteille de piquette, et lui expliqua que sa tristesse (elle avait perdu ses filles) et sa laideur avaient conduit les gens à aller à l'autre auberge dès son ouverture et que son mari lui-même s'y rendait quand il était pris d'ennui.

Commentaire

La nouvelle traduit de façon explicite les conséquences dévastatrices du « progrès ».

“À Milianah”

Nouvelle de 17 pages

À Milianah, en Algérie, l'Arabe Sid'Omar est considéré comme un Salomon : on le prend pour arbitre quand il y a un différend. Ce jour-là, il y en a un entre un caïd et un juif au sujet d'un lopin de terre. Le juif préfère s'en remettre au juge de paix français. L'auditoire est indigné. Alors un Espagnol, venu

servir de témoin au caïd, le suit à l'extérieur et le frappe. Le juif cherche des témoins de l'attaque, mais tous les assistants prétendent n'avoir rien vu et rien de lui.

“Les sauterelles”

Nouvelle

En Algérie, l'auteur fut témoin des ravages causés par les sauterelles.

“L'élixir du révérend père Gaucher”

Nouvelle

Pour sauver son couvent de la ruine, le révérend père Gaucher entreprend de fabriquer une liqueur merveilleuse dont lui seul a le secret. La liqueur se vend bien, l'argent entre et le couvent retrouve sa splendeur passée. Hélas ! les vapeurs de l'orgueil se mêlent bientôt à celles de l'alcool et dès lors tout se gâte. Pareil au cuisinier qui doit goûter à ses sauces, le père Gaucher goûte son élixir et, de ce fait, devient la proie de certaines tentations. C'est une goutte, puis deux, puis vingt et bien vite un gobelet tout entier. Glissant chaque jour davantage sur la pente dangereuse du plaisir, il se laisse aller à quelques dérèglements incompatibles avec la vie monacale. Il s'en confesse. s'en repent, mais l'alcool est plus fort que Dieu. Le prieur décide alors de le sauver par les vertus de l'oraison de saint Augustin. Peine perdue ! L'alcool triomphe. Désormais, le révérend ne connaît plus qu'une seule eau bénite : son élixir ; qu'une seule oraison : les chansons à boire.

Commentaire

Daudet campa un personnage truculent, à l'humeur bonhomme, qui annonçait Tartarin de Tarascon, avec, toutefois, ce qu'il faut de grâce dans l'irrévérence pour donner une saveur discrète à ce moine saisi par la débauche. Dans cette nouvelle particulièrement « fantaisiste » par son sujet, il montra la plus grande virtuosité.

“En Camargue”

I

“À l'espère !”

Nouvelle

Il s'agit de l'apprentissage de la chasse à l'affût.

Commentaire

Le garde fait preuve d'une humilité grave.

II

“Le rouge et le blanc”

Nouvelle

Deux êtres frustes, l'un « *rouge* » et l'autre « *blanc* », ont « *trouvé moyen de se haïr au nom de leurs convictions politiques !* ».

Commentaire

Daudet formula ici une haine de la politique qui ne s'affirma chez lui qu'à partir de la Commune : la nouvelle a été ajoutée en 1879, après être parue en 1873.

III

“Le Vaccarès”

Nouvelle

On y trouve ces « *bœufs de Camargue* » que sont les taureaux des « *courses* ».

Commentaire

La description des grandes étendues de la Camargue est remarquable par le réalisme toujours coloré et chatoyant. Elle est enveloppée dans une impression générale gouvernée par la sensation vive de la lumière.

“Nostalgies de caserne”

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle, qui clôt le recueil en marquant un retour à Paris par contraste avec la première, exprime la tentation toujours renaissante de la vie parisienne. Daudet termine par une maxime qui est une conclusion morale.

Commentaire sur le recueil

Genèse de l'oeuvre

Les sources profondes des « *Lettres de mon moulin* » sont à la fois biographiques et légendaires. La plupart sont provençales car, fidèle enfant de la Provence, Daudet fut jusqu'à sa mort atteint de nostalgie, au point de se sentir à Paris l'âme d'un proscrit. Mais, dans certaines (comme « *Les vieux* »), le caractère provençal est artificiel.

Deux ensembles de « *lettres* » se réfèrent à deux espaces extérieurs à l'aire provençale. Trois « *lettres* » se rapportent à la Corse (« *Le phare des Sanguinaires* », « *L'agonie de La Sémillante* », « *Les douaniers* »), et une quatrième l'évoque (« *Les oranges* »). Ces récits sont directement inspirés par le séjour que Daudet fit en Corse, de décembre 1862 à mars 1863, à Ajaccio, Bastia et dans les îles Sanguinaires. L'Algérie est évoquée dans « *Les oranges* », « *À Milianah* » et « *Les sauterelles* ». Daudet y

transposa, parfois de façon très directe, les souvenirs du voyage qu'il fit en Algérie, pendant l'hiver 1861-1862, et dont il tira beaucoup de récits et d'évocations (entre autres "*Tartarin de Tarascon*"). Quelques nouvelles évoquent directement l'univers parisien de Daudet ("*Le portefeuille de Bixiou*", "*Nostalgies de caserne*").

D'autres enfin sont situées dans un temps et un espace non définis ("*La mort du dauphin*", "*Le sous-préfet aux champs*", "*La légende de l'homme à la cervelle d'or*").

Dans chaque cas, Daudet a pris appui sur un souvenir ou un événement réel, et l'a transposé littérairement. On ne saurait donc trouver dans les "*Lettres de mon moulin*" d'unité de composition, puisque l'ensemble ne s'est constitué que successivement, et non à partir d'un projet de départ. En fait, autour de la thématique provençale qui assure la cohérence narrative et stylistique, Daudet joue davantage de contrastes que d'effets de continuité.

Intérêt de l'action

La logique des contrastes semble présider à l'organisation du recueil sur trois plans. Les trois « massifs » thématiques principaux échappant à l'inspiration provençale (l'inspiration corse, l'inspiration algérienne, la réflexion morale [*"Le portefeuille de Bixiou"* et *"La légende de l'homme à la cervelle d'or"*]) forment chacun un bloc autonome, mais ne sont pas séparés de l'inspiration méridionale, qui réapparaît chaque fois dans la lettre suivante.

Des contrastes de tonalité affective jouent, d'un récit à l'autre, entre le bonheur et le malheur, la fantaisie et la gravité, la joie et la tristesse. "*Installation*" s'oppose ainsi à "*La diligence de Beaucaire*", comme "*L'Arlésienne*" à "*La mule du pape*" ou "*Le sous-préfet aux champs*" au "*Portefeuille de Bixiou*".

S'il apparaît à l'évidence que Daudet a privilégié les effets de rupture et le morcellement sur l'unité et la cohérence, cette diversité est due en grande partie au choix du genre de la « *lettre* », qui s'accordait particulièrement à son tempérament littéraire, et qu'il utilisa plusieurs fois dans son œuvre. Brève et centrée sur des impressions personnelles, la lettre fictive lui permettait de faire jouer à plein son goût pour les récits courts et pour la transposition d'impressions personnelles, autorisant par là même une grande variété de registres.

A l'intérieur des récits, cette logique du fragment apparaît de nombreuses fois : Daudet répugne au caractère linéaire de la narration, aux lentes montées dramatiques continues, préférant isoler des épisodes qu'il juxtapose en variant les points de vue et les tons. Ainsi les scènes de dialogues, de descriptions et de récits alternent-elles souvent sans vraiment se fondre : chacune d'elles constitue une petite séquence autonome. Ce principe d'alternance et de fragmentation est le moyen privilégié d'un art de la suggestion, qui vise moins à dire qu'à faire deviner : les ellipses du récit et les ruptures sont autant de discontinuités où l'imagination du lecteur est conviée à prendre le relais du travail, du conteur.

La présence du narrateur est quasi constante. Mais, en se posant comme narrateur, Daudet fit croire à son lecteur que les "*Lettres*" sont des éléments de sa propre biographie (voir "*Avant-propos*" et "*Installation*"), ce qui est faux.

Intérêt littéraire

Le problème de la langue : Le développement de la littérature régionaliste, au XIXe siècle, entraîna une réflexion des écrivains sur l'authenticité linguistique dont ils devaient faire preuve dans leurs œuvres. Le problème s'était posé à George Sand dans ses « romans champêtres », "*François le Champi*", "*La mare au diable*", "*Les maîtres sonneurs*". L'audace de Daudet fut moins grande que celle de George Sand : même s'il connaissait parfaitement la langue, ayant lui-même publié en provençal et traduit de l'occitan en français "*Vie d'enfant*" de Baptiste Bonnet, il ne s'attacha guère à l'exactitude linguistique (seulement à la fin de "*La chèvre de monsieur Seguin*" : « *Tu m'entends bien Gringoire : E piei lou matin lou loup la mangé* »), et chercha plutôt à créer une « couleur » méridionale, à l'intention de ses lecteurs parisiens. Cette « couleur » est rendue dans une large mesure, par les noms propres (Cornille, Seguin, Cucugnan...), par le choix de mots sonores (voir par

exemple la description d'Avignon du temps des papes), et par l'emploi de diminutifs (comme Tistet, dans *'La mule du pape'*), en accord avec l'importance des descriptions qui rapetissent les objets (voir le début du *'Poète Mistral'*).

Les mots ou expressions typiquement méridionaux sont en revanche peu nombreux. On retiendra principalement :

- « *adessias* » : adieu ;
- « *caleil* » : lampe à huile de forme antique et munie d'un crochet ;
- « *citre* » : pastèque à chair blanche et graines rouges ;
- « *férigoule* » : serpolet ;
- « *ferrades* » : fêtes au cours desquelles on marque au fer rouge les jeunes taureaux ;
- « *magnans* » : vers à soie ;
- « *ménager* » : fermier ;
- « *miarro* » : garçon de ferme ;
- « *negochin* » : petite barque étroite ;
- « *pécaïre* » (ou « *péchère* », « *peuchère* »), exclamation qui traduit la pitié ou la tendresse ;
- « *pelone* » : manteau ;
- « *roubine* » : canal d'irrigation ;
- « *vidase* » : désigne une chose de peu de valeur ou sert d'interjection ;
- « *vote* » : fête patronale.

L'art du conteur : Bien que Daudet présente ses récits comme des « *lettres* », le style dominant s'y apparente à l'art du récit oral. Nourri des contes provençaux qu'il entendit dans son enfance, et de ceux qu'il découvrit lors de son retour en Provence, il fut lui-même un éblouissant conteur et un brillant causeur. Ainsi, dans *'Les lettres de mon moulin'*, le narrateur intervient souvent dans son récit, pour commenter, apprécier ou juger ; parfois, il interpelle son auditeur (lecteur) et le prend à témoin ; fréquemment, il interrompt son récit, attentif à créer artificiellement une attente pour mieux la combler ensuite. De plus, il semble parfois improviser, hésitant ou procédant à de feintes rectifications. Les passages sont nombreux du style direct au style indirect, et de la narration à la description. Enfin le rythme de la phrase, si important chez Daudet, traduit directement l'émotion du conteur, son emportement, sa songerie ou son inquiétude.

Ce sont les « *lettres* » les plus « fantaisistes » par leur sujet qui fournissent prétexte à la plus grande virtuosité : *'La mule du pape'*, *'Le curé de Cucugnan'*, *'Les trois messes basses'* et *'L'élixir du révérend père Gaucher'*.

Le travail est celui d'un orfèvre, qui, d'un seul trait de la plus grande finesse, peut créer un climat et cerner un personnage dont le relief lui permettra de demeurer légendaire. C'est cette simplicité et cet art de ne jamais appuyer sur rien qui ont fait de lui un des plus grands conteurs français.

Le style descriptif : Excellent conteur, Daudet sait camper une scène en quelques phrases, définir des personnages par quelques traits, animer un dialogue de répliques rapides : sa maîtrise dans la dramatisation est évidente. Mais ce sont surtout ses descriptions qui retiennent l'attention. Qu'elles évoquent le paysage autour du moulin (*'Installation'*), la mer démontée (*'Le phare des Sanguinaires'*) ou les grandes étendues de la Camargue (*'En Camargue'*), le réalisme y est toujours coloré et chatoyant, parce qu'il s'appuie sur une vision sensuelle du monde : ce sont les sensations (visuelles surtout, mais aussi fréquemment auditives) qui dominent et organisent la plupart des descriptions. C'est aussi que Daudet anime la réalité du monde : comme les êtres, les choses vivent et vibrent sous le regard du conteur, dont la sensibilité est toujours présente au cœur du spectacle qu'il dépeint.

Le réalisme de Daudet (qui s'est voulu un « réaliste », au même titre que ses amis Zola, Flaubert ou Goncourt) est donc subjectif, et prend de ce fait très souvent un caractère poétique : ainsi les descriptions sont-elles souvent enveloppées dans une impression générale gouvernée par une sensation vive, celle de la lumière le plus fréquemment (voir *'Installation'*, le début de *'La légende de l'homme à la cervelle d'or'* et *'En Camargue'*). Surtout, le réalisme de Daudet fait bon ménage avec la fantaisie : constamment, le réel et l'imaginaire se mêlent et s'interpénètrent, sans que l'on sache

toujours lequel des deux donne l'impulsion à l'autre. C'est ce subtil balancement entre le réel et l'imaginaire qui fait la réussite littéraire des « lettres » les plus célèbres : *‘La chèvre de M. Seguin’*, *‘La mule du pape’*, ou *‘Le sous-préfet aux champs’*.

Le style, limpide et sobrement pittoresque, fait voir, fait vivre et fait plaisir.

Les contrastes de registre littéraire sont les plus apparents, et Daudet en joue avec un grand sens de la diversité des tons. Ainsi se mêlent et s'opposent ballades en prose, histoires naïves, paraboles, contes fantastiques et drolatiques, l'évocation poétique (*‘Installation’*), le souvenir précis et réaliste (*‘Les sauterelles’*), le récit dramatique (*‘L'agonie de ‘La Sémillante’*), la pastorale (*‘Les étoiles’*), le fabliau médiéval (*‘Le curé de Cucugnan’*), l'apologue sévère (*‘Le portefeuille de Bixiou’*).

Intérêt documentaire

S'étant toujours passionné pour la vie méridionale, Daudet s'est complu à en écrire les moindres aspects.

Il fit de la Provence des campagnes (alors que *‘Tartarin de Tarascon’* sera une violente charge ironique contre le Midi bourgeois, celui des villes) des descriptions pittoresques qui saisissent non seulement les couleurs mais aussi les odeurs et les animaux. Il fit fleurir la lavande et le romarin, dressa un décor de garrigue, de murs blancs et d'ombre rare. Même si on a l'accuser d'avoir montré une Provence de carton-pâte et mis en scène des Provençaux qui sont des ethnotypes à usage exclusivement parisien et touristique, il ne céda pas constamment à un pittoresque facile : si les évocations d'*‘Installation’* et de *‘La mule du pape’* usent d'une imagerie assez conventionnelle, elles contrastent avec des évocations plus austères ou cruelles : celles de la chaleur étouffante (*‘La diligence de Beaucaire’*), de la mer déchaînée (*‘Le phare des Sanguinaires’*), de la plaine enneigée (*‘Ballades en prose’*) ou poussiéreuse (*‘Les deux auberges’*). En fait, il évoqua souvent les images d'une nature âpre, d'une terre aride, soumise au terrible mistral, qui renvoient au sentiment de sa solitude des êtres humains qui sont souvent des personnages typiques de la Provence : le berger, le joueur de fifre, etc..

Mais la Provence de son temps était un pays en pleine métamorphose : le chemin de fer était apparu, les moulins à vent disparaissaient au profit des moulins à vapeur ; et la langue provençale reculait sous les effets uniformisateurs de la centralisation administrative. Certaines « lettres » traduisent de façon explicite ces conséquences dévastatrices du « progrès » : *‘Le secret de maître Cornille’*, *‘Le poète Mistral’*, *‘Les deux auberges’*.

Il opposa Paris et la Provence, ce qui crée l'une des tensions les plus riches de sens du recueil. La première « lettre », publiée dans *‘L'événement’* et non reprise en volume, jouait déjà de ce contraste, opposant le blanc de la farine au noir de l'encre d'un journal parisien que le « meunier » venait de recevoir. L'ensemble du recueil est lui-même encadré par cette opposition : *‘Installation’* dépeint un bonheur provençal qui se constitue loin d'un « Paris bruyant et noir », tandis que *‘Nostalgies de caserne’* dit la tentation toujours renaissante de la vie parisienne. L'opposition joue donc dans les deux sens, et traduit l'ambiguïté d'un jeune auteur partagé entre les racines affectives de son œuvre et la séduction de la capitale, qui peut seule lui fournir la consécration littéraire dont il rêve. C'est cependant la Provence qui, pour des raisons littéraires évidentes, se trouve constamment valorisée, au détriment de Paris : non seulement Daudet exalta-t-il dans ses descriptions provençales des impressions sensibles qu'il retrouva en revenant dans son pays natal (d'où l'abondance des sensations dans ses récits, leur caractère immédiat et foisonnant, en même temps que la sourde nostalgie qu'elles trahissent souvent), les valeurs d'espace et de luminosité, mais encore il plaça au milieu du recueil le contre-exemple parisien des types provençaux qu'il campa par ailleurs : Bixiou (*‘Le portefeuille de Bixiou’*), personnage malheureux et sarcastique, arriviste amer et pitoyable, est l'image incamée de la capitale, monstre tentaculaire qui séduit et dévore ses proies.

Intérêt psychologique

La diversité des personnages est étonnante. Quelle distance entre le rémouleur de *‘La diligence de Beaucaire’* et le pape Boniface (*‘La mule du pape’*), entre le curé de Cucugnan et Bixiou (*‘Le*

portefeuille de Bixiou”), entre les douaniers et le révérend père Gaucher. Les registres variés dont joua Daudet, entre la plus plaisante fantaisie et le réalisme le plus cru, se retrouvent dans ses personnages. Leurs ressemblances n'en apparaissent cependant que plus frappantes.

Ce sont, pour la plupart, des humbles, déshérités ou malheureux, sur lesquels, selon une pente naturelle de sa sensibilité, Daudet, s'apitoyant, voulut attirer la compassion de son lecteur : le rémouleur de *“La diligence de Beaucaire”* est victime de l'amour (comme, à un autre degré, le héros de *“L'Arlésienne”*, et Bixiou) ; maître Cornille est victime du progrès ; la chèvre de M. Seguin est victime de son désir de liberté ; le pape est victime de Tistet Védène (*“La mule du pape”*), etc.

Face aux épreuves, ces personnages réagissent le plus souvent avec un mélange d'humilité et de ténacité ; ils ne se révoltent pas, à l'image de maître Cornille, du héros de *“L'Arlésienne”*, des vieux ou des douaniers. Pourtant, leur constance est exemplaire, et ils restent fidèles à eux-mêmes : l'ambition de maître Cornille rejoint celle de Bixiou, comme la mémoire rancunière de la mule du pape rejoint la persévérance des douaniers.

Cette constance dans l'adversité n'est pas entêtement : plutôt fidélité à la vie, et amour de la vie, qui s'imposent même dans les épreuves les plus cruelles. C'est pourquoi les personnages les plus opposés en apparence se rejoignent finalement dans une même vision : l'humeur bonhomme de M. Seguin, du pape Boniface, du curé de Cucugnan et du révérend père Gaucher, est la réplique souriante de l'humilité grave de maître Cornille, des douaniers, des « *vieux* », du poète Mistral ou du garde d'*“En Camargue”*.

Intérêt philosophique

Mistral, animateur du félibrige, voulait défendre et illustrer par son œuvre des idées de patriotisme provençal : sa vision était culturelle et politique. Rien de tel chez Daudet : il ne consentit à participer officiellement au félibrige que tardivement, en 1876. Encore sa relation avec les félibres fut-elle sentimentale plus que doctrinale. On s'explique ainsi l'absence presque totale de réflexion sociale ou politique dans *“Les lettres de mon moulin”*. Dans *“En Camargue”* (ajouté en 1879, après être paru en 1873), Daudet sembla vouloir justifier cette omission en montrant deux êtres frustes, l'un « *rouge* » et l'autre « *blanc* », ayant « *trouvé moyen de se haïr au nom de leurs convictions politiques !* » S'il formula là une haine de la politique qui ne s'affirma chez lui qu'à partir de la Commune, la portée générale de cette condamnation reste, rétrospectivement, éclairante : son point de vue était fondamentalement bourgeois ; il s'intéressa aux individus, non aux groupes ou aux idées qui tissent le corps social.

Si la réflexion politique répugnait à Daudet, son goût pour la réflexion morale ou philosophique n'en apparaît que plus clairement : il cita Montaigne à propos de Mistral (*“Le poète Mistral”*), utilisa fréquemment des dictons et proverbes (par exemple pour *“La chèvre de M. Seguin”* et *“La mule du pape”*) et termina parfois ses récits par une phrase en forme de maxime ou de conclusion morale (par exemple à la fin des *“Douaniers”*, des *“Vieux”*, de *“Nostalgies de caserne”*). Surtout, le caractère d'apologue est fréquent ; évident dans *“La mort du dauphin”*, *“Le portefeuille de Bixiou”* et *“La légende de l'homme à la cervelle d'or”*, il apparaît aussi dans la problématique morale qui structure certains récits : *“La chèvre de M. Seguin”*, *“Les trois messes basses”*, *“L'élixir du révérend père Gaucher”* principalement.

Destinée de l'œuvre

Les *“Lettres de mon moulin”* furent pour la plupart d'abord publiées séparément en feuilleton dans les journaux : en 1866, 1868 et 1869. La première édition parut à la fin de cette année en deux temps dans *“Le Figaro”* puis en recueil chez Hetzel. L'édition définitive, dix ans plus tard, chez Lemerre, ajoutait six textes supplémentaires, *“Les étoiles”*, *“Les douaniers”*, *“Les oranges”*, *“Les sauterelles”*, *“En Camargue”* et *“Les trois messes basses”*.

De l'aveu de l'auteur, les *“Lettres de mon moulin”* à leur parution passèrent à peu près inaperçues : « *Le volume se vendit péniblement à deux mille exemplaires, attendant, comme les autres œuvres de mon début, que la vogue des romans leur fit un regain de vente et de publicité. N'importe ! c'est encore là mon livre préféré, non pas au point de vue littéraire, mais parce qu'il me rappelle les plus*

belles heures de ma jeunesse, rires fous, ivresses sans remords, des visages et des aspects amis que je ne reverrai plus jamais. » (*'Histoire de mes livres'*). Daudet fut même accusé de plagiat, certaines lettres étant directement inspirées de l'œuvre des écrivains provençaux d'expression occitane qu'il fréquentait, ces sources n'étant pas citées, si ce n'est de façon ambiguë. D'autre part, alors qu'à l'origine il s'était associé à Paul Arène pour la rédaction de ces lettres, après leur succès, il déclara que celui-ci s'était désisté de lui-même ; mais, si l'on en croit B. Bonnet, Paul Arène prétendit que Daudet s'était tout simplement approprié son travail.

Il reste que les "*Lettres*" furent pour lui l'occasion d'une prise de conscience de son métier d'écrivain, en même temps qu'une cristallisation en lui de l'inspiration provençale, qui devait être la source créatrice la plus féconde de son œuvre.

Les "*Lettres de mon moulin*" demeurent aujourd'hui son œuvre la plus connue, à la fois du grand public et des enfants des écoles.

En 1954, Marcel Pagnol adapta au cinéma avec succès "*Les trois messes basses*", "*L'élixir du révérend père Gaucher*" et "*Le secret de maître Cornille*". Mais, en 1997, une autre adaptation cinématographique n'en rencontra aucun.

Pendant la guerre de 1870, Alphonse Daudet servit au fort de Montrouge et, de ce fait, reçut la Légion d'honneur.

Il fit une adaptation au théâtre d'une des "*Lettres de mon moulin*" :

"L'Arlésienne" (1872)

Drame en trois actes et cinq tableaux

Frédéri aime l'Arlésienne et la demande en mariage, dédaignant l'amour de Vivette. Mais l'Arlésienne appartient à un autre : un gardien de chevaux peut prouver qu'elle est sa maîtresse. Désespéré, Frédéric quitte sa maison, vit au milieu des champs dans une bergerie et, repoussant obstinément la pauvre Vivette, refuse toute consolation. Pour le voir heureux, sa mère irait jusqu'à consentir à prendre chez elle la femme perdue. Mais alors le jeune homme, ému, se ravise et décide d'épouser Vivette pour donner à sa mère une bru digne d'elle. Toutefois, son amour n'est pas éteint : à peine apprend-il que le gardien de chevaux, jaloux, a décidé de ravir l'Arlésienne, qu'il sent renaître sa passion. Vivette l'empêche à grand-peine d'abattre son rival. Mais, incapable de dominer sa folle jalousie, il se tue.

Commentaire

Dans ce drame, les thèmes descriptifs pleins de vivacité répandent à travers les scènes un excès de vie et d'insouciance qui transforme la douloureuse aventure d'amour en une évocation de la vie provençale. La superposition de l'amour de Frédéric pour l'Arlésienne (qui n'apparaît jamais sur scène) et de la vie saine et patriarcale de sa famille met en relief, par contraste avec la joie des paysans en fête, son caractère sombre et solitaire.

Un détail montrant l'intérêt de Daudet pour sa Provence nous est fourni par la figure d'Innocent, frère de Frédéric : malingre et idiot, il est un talisman pour la maison car, d'après la prédiction d'un sorcier, quand ce garçon retrouvera la raison, l'autre fils sera perdu.

La première représentation, au Théâtre du Vaudeville, n'eut qu'un succès médiocre. La prose alternait avec la musique de scène, typiquement française, de Bizet dont la carrière triomphale commença seulement en 1885, après qu'une suite renfermant ses motifs eut familiarisé le public avec cette partition pleine de trouvailles délicates, de motifs folkloriques et d'audacieuses nouveautés harmoniques préluant à celles de "*Carmen*".

Léopold Marengo a tiré de "L'Arlésienne" un livret en trois actes et quatre tableaux, mis en musique par Francesco Cilea (1866-1950). Il fut représenté en 1897 à Milan.

Le voyage que Daudet avait fait en Algérie vers 1861 avec un cousin ridicule nommé Reynaud lui inspira :

"Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon"
(1872)

Roman

Tartarin, un petit-bourgeois de Tarascon, robuste, plein de feu, avec une tendance certaine à l'obésité, vit tranquillement dans sa petite maison pleine d'armes exotiques, au milieu d'un jardin où croît un célèbre baobab (qui n'a pas plus d'un mètre), faisant ses délices de Fenimore Cooper et rêvant aux plus extraordinaires aventures qui puissent arriver sur terre et sur mer, car il est toujours entre deux siestes et trois vantardises. Sa réputation, qui est considérable, repose sur des récits plus ou moins inventés (à force de désirer un voyage à Shanghai, il est arrivé, en toute bonne foi, à conter les épisodes de son séjour, et les attaques des brigands chinois). Mais, frappé comme d'une révélation par l'arrivée d'une ménagerie avec un lion en cage, se sentant destiné à affronter les rois de la création, enfin, il se décide : grand chasseur comme tous les habitants de Tarascon (réduits cependant par le manque de gibier à tirer sur leurs casquettes après les avoir jetées en l'air), il ira à la chasse au lion en Afrique. Il s'embarque donc avec un fournement extraordinaire et, pour la circonstance, déguisé en Arabe.

Mais l'Algérie ne lui apporte que désillusions : ce pays est trop civilisé. Il voudrait s'enfoncer dans les terres, mais se laisse prendre aux rets d'une belle femme voilée, dont il ne se défait qu'après maintes tribulations, et se lie d'amitié avec un faux prince qui l'escroquera. Il se met alors à la recherche des lions, mais, en fait de lion de l'Atlas, il ne trouve qu'une bête au poil râpé devant la porte d'un café, un vieux lion aveugle qu'un mendiant montrait sur les foires, «avec sa sébile aux dents, servant de risée à toute cette pouillerie musulmane». Il réussit à le tuer, de sorte que la justice intervient pour constater cet exploit dérisoire.

Pendant ce temps, la peau du lion est arrivée à Tarascon, et y a produit un véritable bouleversement. Si bien qu'au moment où Tartarin, assez déconfit, retourne dans sa ville natale, suivi d'un chameau qui l'a pris en affection et dont il ne peut plus se débarrasser, grâce au récit qu'il fait de son exploit, il y est accueilli en triomphateur. Sa réputation d'explorateur est désormais assurée.

Commentaire

Le livre avait été commencé en 1863 et, en 1870, Daudet avait fait paraître dans "Le Figaro" un texte intitulé "Bartarin de Tarascon". Il dut changer le nom de son héros pour ne pas fâcher une homonyme famille du cru, mais aussi pour utiliser l'allitération répétant la syllabe «ta», comme dans : «Ta... ta... ta ! On ne me la fait pas !» du gogo goguenard.

Alors qu'il avait dépeint dans "Les lettres de mon moulin" la Provence des campagnes, "Tartarin de Tarascon" est une violente charge ironique contre le Midi bourgeois, celui des villes. Dans ce roman héroï-comique, Daudet fit la caricature, jamais méchante, du méridional naïf, romanesque, burlesque, vantard, mythomane, pittoresque, intrépide, têtu, cambré, bavard à qui la parole sert avant tout au plaisir de parler, vaniteux et vantard, fanfaron et hâbleur, mythomane par excès de fantaisie, prompt à se lancer en imagination dans les plus folles aventures, et s'en tenant dans le réel à un bon sens fort prosaïque. Ce personnage, tonitruant et sympathique, maintenant entré dans la légende, symbolise d'une manière évidemment fort caricaturale le caractère des Provençaux, braves gens, dont la cervelle est maintenue par un soleil féroce en ébullition perpétuelle, et pour qui les histoires les plus invraisemblables sont monnaie courante. Son mensonge n'est pas un mensonge : c'est une espèce

de mirage ; Tartarin ne se vend pas, il se vante ; il ne trompe pas, il se trompe. «*Le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère !*»

Le personnage n'est pas exempt de traits autobiographiques car le tout jeune auteur n'avait que vingt-trois ans. Et, enfoui sous les clichés, se révèle un théâtre des vanités raconté par un écrivain qui aimait la vie mais en savait l'atrocité, qui n'était pas qu'un auteur aimable et superficiel, un gentillet écrivain régionaliste. Il n'inventait rien : comme il le dit dans ses préfaces, il peignait ses personnages à partir de détails vrais, de modèles et de notes. Il regardait le monde et les gens, rendait avec réalisme leur irréalité. Mais il ajoutait une touche de gai savoir, souvent de cette espèce qui n'est pas loin des larmes. Comme s'il se disait devant un monde déglingué : mieux vaut en rire. La vraie jungle, Tartarin le sait bien, est en France, et ce n'est pas seulement dans le désert que les prédateurs se déguisent en amis ou en princes. Il n'est pas fou, juste un peu «*fada*». Sur un théâtre de vanités et d'enflures, entouré de névroses dures (la rapacité, la vénalité, le mensonge, la bêtise), il est lui-même en proie à une folie douce : croire que l'être humain est brave et juste. Les démentis de l'expérience, les contraintes de la vie, il ne les ignore pas : il choisit de les contourner et de rêver, à longues phrases, l'ailleurs et l'autrefois.

Débordant de vie, animé d'un bout à l'autre par une joyeuse fantaisie, une verve facile, un sens aigu de la bouffonnerie des situations, un style des plus éclatants (la mer est comme «*une grande moire tachée d'huile*»), le livre dissimule, sous ses apparences burlesques, l'amour que portait Daudet à la Provence et à ses habitants. Il exploitait aussi l'orientalisme alors à la mode, donnant de chatoyantes évocations d'Alger (comme «*une écume de torrent, d'une blancheur folle*»), brossant une intéressante peinture des débuts de la colonisation en Algérie, avec ses petits intérêts et ses grands sentiments.

Si le roman s'inspira des romans d'aventures à la façon de Daniel De Foe ou James Fenimore Cooper, si le chasseur ridicule qui n'a jamais quitté son Tarascon natal, s'est senti appelé à défier tout ce qui, dans ces oeuvres, attaque, combat, mord, griffe, scalpe, hurle, rugit, derrière l'obsession de vouloir tuer des lions dans un pays qui n'en avait plus depuis longtemps, d'attendre ce qui ne viendra jamais, on trouve le même ressort dramatique que dans les romans de Joseph Conrad («*La ligne d'ombre*»), voire la même attente de rien que Henry James trame dans «*La bête dans la jungle*». Au-delà encore, «*Tartarin de Tarascon*» appartient à la plus exigeante littérature. Son modèle avoué est le «*Don Quichotte*» de Cervantès : Daudet a mis l'âme idéaliste et rêveuse de Quichotte dans le corps balourd de Sancho. Ce baobab qu'entretient Tartarin dans un pot de réséda est l'image même des illusions perdues d'une génération qui rêvait d'héroïsme guerrier, de ciels sans fin et de femmes sans fond.

Une autre lecture du livre en détache une description de la réalité sociale et de l'illusion nécessaire pour la supporter, en fait une vaste métaphore de l'art. Le seul lion rencontré est captif et mendiant, comme l'artiste sous le Second Empire, qui a dû renoncer à sa liberté sauvage pour endosser l'habit du bourgeois. On peut y voir aussi une critique des convenances sociales : Tartarin joue un rôle, comme les personnages de «*Jack*» qui sont tous des fantoches imbus d'eux-mêmes, pleins de suffisance et d'insuffisances.

Mais le vrai thème du roman n'est-il pas le pouvoir de transfigurer le réel par le langage? Il suffit de parler pour vivre, de raconter les choses pour qu'elles existent. Les choses ne sont pas ce qu'elles sont, mais ce qu'on dit qu'elles sont : les ânes sont des lions, les traîtres des amis fidèles, l'animal aveugle et déchu un redoutable adversaire, un capitaine est commandant, quelqu'un qui a failli aller à Shanghai y est allé réellement, les braves portefaix sont de furieux tueurs, l'escroc est un prince, la Marseillaise est une Mauresque. Si l'enfant du pays revient en légendaire tueur de grands fauves, il le doit à son prodigieux talent pour habiller la réalité aux couleurs du désir et ne voir les êtres humains que comme des figures exaltantes de l'idéal.

Le livre fut publié en feuilleton dans «*Le Figaro*» et achevé en 1870. Il remporta un grand succès, et c'est le livre le plus célèbre d'Alphonse Daudet. Tartarin de Tarascon entra dans la légende et devint un mythe. Rare privilège, son nom est devenu un nom commun : on est un tartarin, on se joue du destin par des tartarinades.

En 1934, Raymond Bernard tourna une adaptation du roman, sur un scénario et des dialogues de Marcel Pagnol, avec Raimu.

En 1962, un remake de ce film fut tourné par Francis Blanche.

“Les contes du lundi”
(1873)

Recueil de vingt-six nouvelles

“La dernière classe”

Nouvelle

En 1870, quelque part, en Alsace, par suite de la débâcle, un vieux maître d'école s'est vu retirer le droit d'enseigner le français. Il se résigne, mais ce calme n'est point couardise. Dans l'ultime leçon qu'il fait à ses élèves, il dit donc son attachement à la France malheureuse. Et jamais, sans doute, parole d'homme n'eut plus de chaleur que celle-là, puisqu'à l'espérance elle alliait toute la dignité d'un cœur pur jusqu'à l'épuisement.

Commentaire

Il n'y a pas de récit plus émouvant.

“La partie de billard”

Nouvelle

Un chef d'état-major laisse toute son armée se morfondre dans la boue pour achever une partie de billard qu'il dispute allègrement avec un de ses subordonnés. Quand, vainqueur de l'épreuve, il donne enfin les ordres qu'on réclame depuis longtemps, il constate qu'il est trop tard : toutes ses troupes sont en pleine déroute.

Commentaire

De tous les nouvelles du recueil, c'est sans doute la plus terrible.

“La vision du juge de Colmar”

Nouvelle

“L'enfant espion”

Nouvelle

Une mauvaise fréquentation a conduit un garçonnet à livrer aux Prussiens un groupe de francs-tireurs. Trahi par l'argent dont il est porteur, il est contraint aussitôt de tout avouer à son père qui décroche alors son fusil et s'enrôle dans les mobiles pour rendre aux assiégeants la monnaie que le petit misérable se trouve avoir reçue d'eux pour prix de sa félonie.

“Les mères”

Nouvelle

Pendant le siège de Paris, une bonne vieille et son époux, ayant, par miracle, obtenu un permis du gouverneur, vont rendre visite, au Mont-Valérien, à leur fils qu’ils n’ont plus vu de plusieurs mois et avec lequel ils se sont promis de casser la croûte. Hélas ! une sonnerie de clairon vient tout détruire : le garçon doit, en effet, monter la garde en haut du fort. En sorte qu’ils auront à peine le temps de l’embrasser.

“Le siège de Berlin”

Nouvelle

“Le mauvais zouave”

Nouvelle

“La pendule de Bougival”

Nouvelle

“L’illustre docteur-professeur”

Nouvelle

“Le salon des Schwanthaler”

Nouvelle

“Singulière influence de la pendule de Bougival”

Nouvelle

“De la gaieté, mes enfants, de la gaieté !”

Nouvelle

“La défense de Tarascon”

Nouvelle

Après avoir déclaré : « Gardez-vous de croire que Tarascon n’ait rien fait pendant la guerre... », Daudet nous révèle qu’orphéons et cavalcades, sans oublier les francs-tireurs du brave général Bravida, tout a concouru à la défense du Midi. En fait, on n’a rien fait du tout !

Commentaire

Avec ce morceau d'une irrésistible drôlerie, Daudet tempéra, par bonheur, la noirceur de toutes ces nouvelles.

“Les orphéons”

Nouvelle

“Les cavalcades”

Nouvelle

“La trouée”

Nouvelle

“La défense du cercle”

Nouvelle

“Lapins de garenne et lapins de choux”

Nouvelle

“Le punch d’adieu”

Nouvelle

“Le Prussien de Bélisaire”

Nouvelle

“Les paysans à Paris”

Nouvelle

“Aux avant- postes”

Nouvelle

“À La Courneuve, un matin de décembre”

Nouvelle

“Le long de la Marne”

Nouvelle

“Souvenir du fort de Montrouge”

Nouvelle

“À la fouilleuse”

Nouvelle

“Paysages d’insurrection au Marais”

Nouvelle

“À Montmartre”

Nouvelle

“Au Faubourg Saint-Antoine”

Nouvelle

“Le bac”

Nouvelle

“Le porte-drapeau”

Nouvelle

“La mort de Chauvin”

Nouvelle

“Alsace ! Alsace !”

Nouvelle

‘Le caravansérail’

Nouvelle

‘Un décoré du 15 août’

Nouvelle

‘Mon képi’

Nouvelle

‘Le Turco de la Commune’

Nouvelle

Un brave petit timbalier, du nom de Wadour, défend comme un lion une barricade contre ceux qu'en sa candeur naïve il croit être des Prussiens. Cette tragique méprise lui coûte la vie : pris et fusillé sur-le-champ, il meurt, le sourire aux lèvres, sans y avoir rien compris.

‘Le concert de la huitième’

Nouvelle

‘La bataille du Père-Lachaise’

Nouvelle

‘Les petits pâtés’

Nouvelle

‘Monologue à bord’

Nouvelle

‘Les fées de France’

Nouvelle

Commentaire sur le recueil

La plupart des saynètes et « choses vues » de ce recueil, où se mêlent, enfermés en quelques pages, des scènes dramatiques et des tableaux cocasses, sont consacrées à la la courte et terrible guerre de 1870 : l'invasion, l'écroulement du Second Empire, le siège de Paris et la Commune. Moins réaliste qu'impressionniste, Daudet se complut aux petits tableaux. Il excella à mettre en saillie le côté faible des humains. Il se garda, toutefois de juger : son goût pour la vérité, sa compassion, sa fantaisie lui interdisaient tout comportement de ce genre. Dans ce domaine, il demeure inimitable.

Publié en trois séries dans "*Le soir*", le recueil rencontra un vif succès et, sans faire oublier les "*Lettres de mon moulin*", fit autant pour la gloire de Daudet que l'ensemble de ses romans.

Le recueil des "*Contes du lundi*" fut complété de :

"Caprices et souvenirs"

Recueil d'une quinzaine de nouvelles

"Avec trois cent mille francs que m'a promis Girardin !"

Nouvelle

"Arthur"

Nouvelle

"Les trois sommations"

Nouvelle

"Un soir de première"

Nouvelle

"La soupe au fromage"

Nouvelle

"Le dernier livret"

Nouvelle

"Maison à vendre"

Nouvelle

“Le pape est mort”

Nouvelle

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles sont plus proches de la veine des “*Lettres de mon moulin*”.

En 1873, Alphonse Daudet rencontra les frères Goncourt, et, peut-être à leur exemple, s’engagea dans la voie des romans de moeurs contemporaines :

“Fromont jeune et Risler aîné”

(1874)

Roman

Sidonie Chèbe est une petite fille pauvre qui occupe ses journées à regarder, avec curiosité et envie, ce qui se passe dans le jardin de l’industriel Fromont, et qui, peu à peu, en tenant tête opiniâtrement aux difficultés et aux humiliations, arrive à mêler sa vie à celle de cette maison. Elle est d’abord accueillie comme compagne de jeu par la fille de l’industriel, grâce à l’entremise de Risler, un bon Suisse naïf, employé puis associé des Fromont. Plus tard, elle s’imagine avoir conquis par sa beauté et sa coquetterie le jeune Georges Fromont. Le mariage de ce dernier avec sa cousine, Claire, la plonge dans le désespoir. Mais, par des voies de traverse, elle réussit enfin à atteindre son rêve : elle épouse le bon Risler, qui, ébloui par une femme aussi jeune et aussi belle, l’adore les yeux fermés. Puis elle devient la maîtresse de Georges qu’elle ruine par ses folies. Les deux associés, ayant un commerce qui périclité, sont soumis à la hantise des échéances. La faillite imminente ouvre les yeux à Risler, qui ne trouve la force de contenir sa douleur que pour se consacrer à sauver la maison de commerce dont il fait partie, et pour réparer les torts de sa femme envers la douce et vertueuse Claire qui lui inspire une véritable vénération. Il y parvient, mais il est désormais blessé profondément. Aussi accueille-t-il la mort comme une libératrice, après avoir enduré de nouvelles épreuves : il voit Sidonie monter sur la scène des cafés-concerts, et une de ses perfides manœuvres lui fait croire que même Frantz (son frère qu’il avait élevé comme un fils) l’avait trahi avec elle.

Commentaire

Ce roman du négoce et de la petite industrie parisienne a des accents balzaciens, mais César Birotteau avait une autre grandeur. Et la liaison coupable est une situation de vaudeville. Autour des personnages principaux et de leur drame, vit dans la promiscuité des grands immeubles populaires tout un monde de pauvres gens, de faillis comme le triste Delobelie, de fainéants, d’égoïstes entretenus par le travail des femmes, d’humbles victimes de leurs rêves comme la petite boîteuse Désirée qui meurt pour Frantz. Tous sont décrits avec cette finesse d’analyse, avec cet amour et cette compréhension des vies simples qui restèrent chez Daudet comme un héritage de sa jeunesse pauvre.

Ce roman, qui parut en feuilleton dans “*Le bien public*”, permit à Daudet d’être enfin reconnu. Il a été adapté au théâtre : la première représentation en a été donnée au Théâtre du Vaudeville, le 16 septembre 1876.

“Études et paysages”
(1874)

Recueil de nouvelles

“Wood's town”

Nouvelle

Une ville de bois construite auprès d'une forêt voit toutes ses planches s'animer d'une vie végétale et la forêt reprendre sa place.

Commentaire

Elle figura aussi dans l'anthologie “*La France fantastique*”.

“Jack”
(1876)

Roman de 680 pages

Garçonnet de sept à huit ans, poussé trop vite, un peu ridicule dans son costume mais séduisant par sa grâce et son air de douceur, Jack de Barancy, fils illégitime d'une demi-mondaine vaniteuse et faible de caractère, qui, par snobisme, lui a donné ce prénom prétentieux, est refusé par le supérieur du collège de Vaugirard, un distingué collègue de jésuites. Mais le pauvre garçon est tout de même admis dans une autre institution de renom, la « pension Moronval », dont les directeurs sont de vulgaires aventuriers, habiles à soutirer de l'argent à leurs pensionnaires. Jack n'y demeure pas longtemps : il prend la fuite. Entre-temps, sa mère, tête folle, est tombée amoureuse du professeur de littérature de ce gymnase, un poète médiocre, dénommé Dargenton. Jack, petit garçon intelligent et tendre, est victime de la jalousie de ce raté comme de la sottise cruelle de ses camarades. Sa mère part avec Dargenton pour un pays lointain. Après bien des misères, Jack finit par les rejoindre. Bientôt détesté par ce raté qu'est le poète, il est contraint de travailler dans une fonderie. Dans ce milieu malsain et abrutissant, le garçon dont la santé est faible atteint l'âge viril ; il se met à boire et à mener une vie déréglée, puis devient chauffeur sur un navire, trois années durant. Après avoir miraculeusement échappé à un naufrage, il rentre au pays où vivent sa mère et son amante. Il est recueilli par la famille d'un médecin bon et charitable, qui le chérissait depuis son enfance. L'affection de la nièce du médecin, la jeune Cécile, lui rend sa confiance en l'avenir. Un jour, il apprend que la jeune fille est une enfant illégitime qui, en raison de son origine, a renoncé au mariage pour se confiner dans une vie sans joie. Quelques mois passent, et Jack, après un séjour chez sa mère, se rend à Paris en quête de travail : il veut sauver cette malheureuse femme qui sacrifie tout aux vanités de son existence mondaine. Hélas, sa mère, après avoir quitté quelque temps son rimailleur, est retournée auprès de lui pour participer à des entreprises littéraires vouées à l'échec. Jack, dont le mal s'aggrave chaque jour, doit entrer à l'hôpital. Cécile et son oncle adoucissent ses derniers moments : rongé par la phtisie, il est enfin délivré de ses maux.

Commentaire

C'est le grand roman désespéré de Daudet qui, pour le thème de l'enfance malheureuse, pour la manière dont cette cruelle odyssee est conduite, pour les aspirations humanitaires, évoque l'influence de Charles Dickens (“*David Copperfield*” et “*Oliver Twist*”). Mais la peinture de la misère ouvrière est bien édulcorée par rapport à celles qu'on trouvait dans “*Les misérables*”, dans “*Germinie Lacerteux*”

ou dans *“L’assommoir”*. Le roman de l’ouvrier, chez Daudet, demeure un roman sentimental, et *“Jack”* s’apparente au *“Petit Chose”*.

Ce roman vaut surtout par le pittoresque de certaines figures caricaturales (tel le poète prétentieux et sans talent) ou la description cruelle de certains milieux comme la « pension Moronval » dont l’ambiance est évoquée avec maîtrise.

Le roman connut un grand succès et fut adapté au théâtre : la pièce fut représentée le 11 novembre 1881 à l’Odéon.

Ce ne fut qu’en 1876 que Daudet consentit à participer officiellement au Félibrige, mouvement littéraire pour la renaissance de la langue occitane. Encore sa relation avec les félibres fut-elle sentimentale plus que doctrinale.

“Le nabab” (1878)

Roman

Surnommé le « *Nabab* » pour avoir fait fortune à la cour du bey de Tunis par le moyen d’énormes spéculations financières, Bernard Jansoulet est rentré en France parce qu’il avait le mal du pays. Sitôt qu’il s’est installé à Paris, il a une vogue étonnante. Aussi devient-il la proie d’une foule de gens faméliques, escrocs, intrigants, sans parler de ses pairs : le journaliste Moëssard, le marquis de Montpavon, le docteur Jenkins, créateur de certaines pilules à base d’arsenic. Seul, dans la maison, son secrétaire, Paul de Géry, est honnête. Jansoulet, qui a pour ennemi le banquier Hemerlingue, se voit bientôt supplanté par lui dans la faveur du bey de Tunis et, de ce fait, menacé de perdre la plus grande partie de ses biens. Il n’en relève pas moins le gant avec beaucoup de crânerie. Appuyé par le Premier ministre, le duc de Mora, il arrive à se faire nommer député en Corse. Mais la malignité du sort veut que le duc meure avant la validation. Jansoulet doit essayer le feu d’une terrible campagne de presse et, du même coup, achève de se compromettre. Demeuré seul contre tous, il s’enfonce alors dans la pire des situations. Dépouillé de toute sa fortune, il est en outre atteint dans son foyer par suite de l’infidélité de sa femme. Un soir, au théâtre, il succombe à une attaque d’apoplexie.

Commentaire

Dans ce roman des plus riches en trouvailles de toute sorte, qui a l’accent d’un véritable témoignage, Daudet fit le tableau des mœurs honteuses du Second Empire, restitua avec véracité les milieux d’affaires, utilisa son expérience de secrétaire du duc de Morny (qu’il a caricaturé dans le duc de Mora). De toutes les figures qu’il se plut à broser, il n’en est pas qui ait autant de relief que celle du « *Nabab* » : aussi violent dans ses désirs qu’il est imprudent dans ses amitiés, cet aventurier de grande classe offre un savoureux mélange de roublardise et de candeur, qui se concilie d’ailleurs avec la générosité.

Après la publication du *“Nabab”*, Zola salua Daudet comme un auteur « naturaliste ». Mais Jules Lemaitre écrivit à ce propos : «Le réaliste, c’est lui, et non monsieur Zola. Daudet est comme hypnotisé par la réalité. Il traduit ce qu’il a vu.» Et il marqua bien la différence essentielle entre ce réalisme et celui de la nouvelle école. «Ce réaliste est cordial, il aime, il a pitié, il ne dédaigne point. Il s’est préservé de ce pessimisme brutal et méprisant qui fut à la mode et s’appela, on ne sait pourquoi, le naturalisme.»

“Les rois en exil”
(1879)

Roman

Une famille royale de fantaisie est réfugiée à Paris.

Commentaire

Le thème en était le cosmopolitisme.

Au cours de l'été 1884, Daudet se soigna à Nérès-les-Bains.

“Numa Roumestan, mœurs parisiennes”
(1881)

Roman

Après des études médiocres à Aix-en-Provence, Numa Roumestan végète longtemps à Paris où il tient une chronique théâtrale dans “*Le furet*”. Mais il se sent irrésistiblement attiré vers la politique. Comme il a la parole facile, le goût de la phrase creuse et du verbe sonore, il sera parlementaire. Il s'arrange pour faire connaissance de Mlle Rosalie Le Quesnoy, fille d'un austère procureur, l'épouse, et contre son gré, retourne dans le Midi où il est nommé député par Aps, sa ville natale. Hâbleur, prolix et gonflé de générosité, il fait aux uns et aux autres les mille promesses que lui permet sa situation nouvelle. À Valmajour, il donne une fête pour le beau tambourinaire qui brûle d'envie de se faire connaître, mais elle échoue pitoyablement. Il aide la petite Alice Bachellery, jeune rossignol à la voix d'or, à se faire applaudir sur des scènes de la capitale, et pousse même la galanterie jusqu'à lui meubler un hôtel. Rosalie envisage de se séparer de cet époux volage. Mais son père, homme de devoir, l'engage au pardon. Elle pardonne donc. Un an plus tard, la naissance d'un petit Roumestan scelle définitivement cette réconciliation. Mais Numa, de député, est passé ministre : ses désirs sont comblés. Rosalie croit le perdre une seconde fois. À la foule qui acclame son mari, elle crie désespérée : « *Le Midi l'a repris ! Je ne l'aurai jamais à moi seule !* »

Commentaire

Daudet a voulu, avant tout, faire ici un portrait du politicien méridional. Il restitua avec vérocité les milieux politiques qu'il avait côtoyés dans le sillage de Morny. Avec sa faconde, sa verve gonflée, son insouciance, Numa Roumestan s'apparente à Tartarin, et Daudet, comme à ce dernier, lui a donné beaucoup de sa tendresse et de sa bonhomie souriante.

“L'évangéliste, roman parisien”
(1883)

Roman

La religion exerce des ravages dans une âme féminine qui devient méchante et fait souffrir cruellement sa famille.

Commentaire

Le thème, celui du fanatisme religieux, est voisin de celui de "*Madame Gervaisais*" des frères Goncourt, mais ils faisaient une étude clinique en même temps qu'une évocation du ravissement mystique de l'héroïne, alors que chez Daudet on ne pénètre jamais dans l'intimité de cette conscience qui teinte le réel de couleurs fantastiques.

"Sapho"
(1884)

Roman

Un jeune Provençal fréquente à Paris un groupe d'artistes. S'éprend de lui une très belle femme, modèle connu, sous le nom de Sapho. Tout d'abord, le jeune homme est pris d'une grande exaltation à l'idée de cette conquête. Mais elle lui pèse bientôt, car Sapho n'est plus jeune et s'attache désespérément à lui, l'enserrant dans les mailles d'une sensualité dévorante, dont les raffinements ont quelque chose qui le fascine. Peu à peu, elle arrive à faire le vide autour du malheureux et le contraint à vivre dans un climat de vulgarité. Incapable de se déprendre et fuyant un mariage qui l'eût sauvé, le jeune homme se prépare à partir pour l'Amérique, où il doit trouver un poste, et il est disposé à emmener avec lui sa maîtresse. Au dernier moment, Sapho refuse de le suivre, se sentant trop vieille pour tenter pareille aventure.

Commentaire

Daudet, qui connaissait par expérience certaine société dangereuse de Paris, qui avait le souvenir d'une liaison de jeunesse inavouable (c'est une autobiographie déguisée), a voulu reprendre un thème déjà traité dans "*Adolphe*" de Benjamin Constant et dans "*Manette Salomon*" des frères Goncourt, et défendre de manière plus précise un idéal de vie saine, proprement bourgeoise, contre les attrait de la bohème. Le livre porte une dédicace significative : «*À mes fils, quand ils auront vingt ans.*» Mais le thème est dilué dans les facilités du roman de mœurs, même si le roman compte parmi les œuvres les plus importantes de la seconde manière, ou «*manière parisienne*» de Daudet. Inspirée par un réalisme désormais triomphant, l'intrigue est d'une grande simplicité, l'auteur se bornant à suivre les péripéties, qui n'ont rien que de très ordinaire, de la vie d'un seul personnage. Toutefois, "*Sapho*" n'a rien du rigorisme froid d'un roman à thèse : la vivacité naturelle de l'art de Daudet, ce large courant de sympathie humaine qui vivifie tous ses livres confèrent encore aujourd'hui à son œuvre un intérêt certain. D'autre part, on peut y retrouver cette probité dans l'art, cette recherche de la vérité et cette rigueur dans l'analyse, qui caractérisent les meilleurs romans de la seconde moitié du XIXe siècle.

"Tartarin sur les Alpes"
(1885)

Roman

En butte à l'envie et aux mauvais procédés malgré la réputation que lui ont valu ses exploits passés, menacé dans son poste de président du «Club des Alpes», Tartarin, le grand homme de Tarascon, a décidé d'escalader le mont Blanc, et d'anéantir du même coup les menées de la calomnie. Pour s'entraîner, il tente tout d'abord quelques ascensions en Suisse. Puis il s'aventure jusqu'à faire le tour de la Suisse, ce qui ne va pas sans certains incidents comiques, nés d'un commerce forcé avec des voyageurs venus de tous les pays d'Europe. Une fois encore, le héros est victime de l'amour : il s'éprend de Sonia, une jeune Russe délicate et blonde, qui n'est autre qu'une dangereuse anarchiste,

exilée de Russie avec ses compagnons et recherchée par la police. Bouleversé à l'idée du péril, mais en proie à l'enchantement, le bon Tartarin entend Sonia lui déclarer qu'elle sera son esclave s'il veut bien essayer de tuer le tsar. Fort heureusement, Tartarin est sauvé par trois fidèles admirateurs qui lui apportent la bannière du club et le rappellent au devoir. Il réussit alors à faire, avec un admirable courage, l'ascension de la Jungfrau. Par ailleurs, il a retrouvé là, faisant fonction de guide, un compatriote, Bompard, qui lui fait accroire tout d'abord que la Suisse est une administration qui organise tout le pays pour le plus grand bien des étrangers : elle a aménagé les montagnes les plus dangereuses de manière à les rendre praticables en toute sécurité, matelassant les crevasses, chargeant des employés de surveiller secrètement les mouvements des alpinistes. Toutefois, lorsqu'il se prépare à accomplir son ultime exploit : l'ascension du mont Blanc, et veut emmener avec lui son ami Bompard, celui-ci lui découvre la vérité et se montre épouvanté. Traînant son guide poltron, il se lance pourtant dans l'expédition prévue. L'issue en est fort désagréable : restés seuls, les deux alpinistes se perdent dans la tourmente, alors qu'ils étaient près d'atteindre le sommet. Un malentendu tragique amène l'un et l'autre à couper la corde qui les lie ; ils sont sauvés miraculeusement; mais Bompard redescend du côté de la France et Tartarin du côté de l'Italie. Chacun est persuadé d'avoir sacrifié son compagnon à son propre salut. Ils se retrouvent à Tarascon, où leur fantaisie leur permet de trouver à la situation une explication des plus honorables.

Commentaire

Cette suite des *“Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon”* ne lui est aucunement inférieure ; d'aucuns même y trouvent un intérêt plus grand du fait que le roman est plus varié. Il est certain que le Daudet provençal et provincial a cédé le pas au Daudet parisien, qui raille impitoyablement les touristes et les alpinistes, la Suisse hôtelière, et qui use largement de l'ironie dans l'histoire de la jeune nihiliste, Sonia. D'une encre plus noire et plus amère, le livre conte le désenchantement de n'être que ce qu'on est.

“Port-Tarascon. Dernières aventures de l'illustre Tartarin”

(1890)

Roman

Les Tarasconnais, toujours plus audacieux, et tenus dans un perpétuel climat d'héroïsme par les histoires que conte Tartarin, se montrent si fort irrités par l'affaire de la suppression des congrégations religieuses (ils ont soutenu, pour la défense de leurs chers « *Pères blancs* », rien moins qu'un siège contre les forces de l'État), qu'ils décident de se rendre en plein pays sauvage, en Australie, pour y fonder une colonie qui immortalisera dans les mers du Sud le nom de Tarascon et leur propre hardiesse. Le fantastique projet est mis à exécution, mais il a les plus désastreuses conséquences : toutes sortes d'obstacles naturels et d'accidents déplorables réduisent rapidement au désespoir les pionniers imprudents.

Commentaire

Ce livre est, de loin, le moins bien venu de la trilogie, et l'on y sent une certaine fatigue dans l'inspiration du romancier. Mais on ne pouvait impunément accommoder à des circonstances si diverses des personnages si singuliers et si intimement liés au paysage de la Provence.

Alphonse Daudet était atteint d'une maladie neurologique qu'il savait incurable. Bientôt, il ne put se déplacer qu'avec une canne, et l'horrible douleur le poursuivait jour et nuit. Il quitta à plusieurs reprises son domicile parisien pour faire des cures à Lamalou-les-Bains.

Il fit partie du groupe d'écrivains dont les réunions aboutirent une vingtaine d'années plus tard (1903) à la création de l'Académie Goncourt.

Il fut d'abord assez proche d'Émile Zola, mais, du fait de la divergence de leurs idées esthétiques et politiques, leurs relations se distendirent. Il écrivit même un violent pamphlet contre "*La terre*", mais Zola préféra minimiser l'incident.

"L'immortel, mœurs parisiennes"
(1888)

Roman

Le professeur Léonard Astier-Réhu, Auvergnat solide et têtu, a consacré toute sa vie à l'érudition dans le seul but de faire partie de l'Académie française. C'est pour la même raison qu'il a épousé la fille du doyen d'âge des « Immortels ». Parvenu à réaliser ses ambitions, il guette la mort du secrétaire perpétuel auquel il espère succéder. Ses travaux historiques (amas de pédantes compilations, sans la moindre trace de talent) font état, depuis quelque temps, d'une exceptionnelle quantité de lettres autographes et inédites qui lui sont procurées par un certain Fage, un étrange et maniaque petit vieillard. L'académicien et sa femme fréquentent le grand monde. Ils y voient pas mal d'ambitieux parmi lesquels se détache Abel de Freydet, gentilhomme campagnard qui a renoncé à une vie de liberté pour satisfaire l'ambition qui le pousse, lui aussi, à obtenir un fauteuil sous la coupole.

Paul Astier, le fils de l'académicien, est un jeune architecte plein de sens pratique et terriblement arriviste. Après de nombreuses aventures, il finit par épouser une princesse de cinquante-deux ans, veuve et millionnaire. Ce scandaleux mariage provoque la colère du père et une furieuse dispute familiale.

Mais le vieil académicien essuie bientôt un coup plus terrible encore : Fage n'est qu'un faussaire et les fameuses lettres autographes, de vulgaires mystifications. Après avoir essayé d'étouffer le scandale, ses confrères l'abandonnent. Astier-Réhu se considère déshonoré. Ne supportant pas de voir s'écrouler cet édifice si laborieusement construit, il se suicide.

Commentaire

Cette satire convenue de l'Académie française était le couronnement de la longue polémique qui mit aux prises, pendant près d'un siècle, les tenants de la liberté en art et les représentants de l'esprit réactionnaire de la vénérable compagnie, laquelle demeurait souvent fermée aux meilleurs écrivains. Mais Daudet se laissa entraîner à nous rapporter les divers épisodes de la vie du fils de l'académicien ; autrement dit, à écrire une chronique scandaleuse de la haute société parisienne. L'intérêt est donc dispersé et les tableaux ne sont pas tous de premier ordre. Toutefois ce roman témoigne de l'habileté de l'auteur à nous présenter ses personnages. Quant au style, il est, comme toujours, alerte et plein d'ironie.

"À travers ma vie et mes livres"
(1888)

Autobiographie

"Souvenirs d'un homme de lettres"
(1888)

Autobiographie

“Trente ans de Paris”
(1888)

Autobiographie

“La douleur”
(posthume, 1929)

Autobiographie

Commentaire

Daudet y fit le pathétique journal de la maladie qui devait l'emporter. Cet auteur gai, qui aimait la vie, a connu une fin des plus douloureuses.

Alphonse Daudet vieillissant versa dans l'antisémitisme, allant jusqu'à financer la parution de *“La France juive”* de Drumont et à prendre rang parmi les antidreyfusards.

Son dernier mot fut pour exprimer le souhait de voir *“Cyrano de Bergerac”* de Rostand qui fut créé le 28 décembre 1897.

Mais il s'éteignit le 15 décembre, à Paris où il s'était toujours senti exilé loin d'une Provence dont il gardait la nostalgie. Il fut enterré au cimetière du Père-Lachaise. En pleine affaire Dreyfus, et malgré les opinions qui les opposaient, Émile Zola prononça un discours ému aux obsèques de son ami à qui il consacra aussi plusieurs articles élogieux.

Qu'il s'agisse de nouvelles fantaisistes ou de romans de mœurs, on trouve toujours chez ce Méridional vif et charmeur un souci de l'observation exacte de la réalité : *« D'après nature. Je n'eus jamais d'autre méthode de travail. »* proclama-t-il. Même si ses œuvres furent consacrées à des milieux variés observés avec soin, il n'emprunta au naturalisme de son temps ni ses conceptions scientifiques ni ses ambitions sociologiques, réunissant des impressions plus qu'une documentation. Son goût de la vérité et son réalisme critique furent tempérés par une sensibilité délicate, une tendre ironie, une constante compassion pour le faible (enfants martyrs, infirmes malheureux, femmes bafouées, se bousculent chez lui). Il faisait appel à la pitié du lecteur et mettait en oeuvre de bons sentiments. Pour Anatole France, il avait *«le don des larmes»*. On a pu dire qu'il fut le Dickens français, mais un piètre Dickens chez qui la sensiblerie tiendrait lieu d'humour.

De son auteur de chevet, La Fontaine, Daudet avait hérité le sens de la concision, celui du récit linéaire, cursif. Sa prose limpide et colorée, vibrante et précise, sait admirablement communiquer ce génie propre qu'il a défini lui-même comme *«un singulier mélange de fantaisie et de réalité»*.

Son succès peut s'expliquer par les facilités auxquelles il sacrifiait ; sa verve donnait lieu à de fréquentes intrusions d'auteur qui, par leur vivacité, n'étaient pas dépourvues de charme.

En fait, si l'on y regarde de plus près, ses dons d'observation font de lui l'un des romanciers les plus noirs du dix-neuvième siècle.

Pour Proust, *« Alphonse Daudet, le moins livresque des écrivains, dont l'œuvre toute de modernité et de vie semble avoir rejeté tout héritage classique, lisait, citait, commentait sans cesse Pascal, Montaigne, Diderot, Tacite. »* (*“Sur la lecture”*).

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

